FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 942

MAI 2024

BALLON D'OR

La folle histoire du trophée volé à Maradona

ENTRETIEN

"L'HUMAIN, C'EST LA RAISON D'ÊTRE DE MON JOB"

Mikel Arteta

+

AUTOPORTRAIT

Höjlund, les diables au corps

AU TABLEAU !

Brésil-Allemagne : Lahm, le couteau dans la plaie

VILLE DE FOOT

Dans les bas-fonds de Londres

Supplément de L'ÉQUIPE n° 25 478 – 18 mai 2024 – Ne peut être vendu séparément. Frankie et Nikki/L'Équipe

ORANGINA SCHWEPPES FRANCE SAS – RCS NANTERRE B 404 807 941 – CAPITAL SOCIAL : 446 036 924 €

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE MANGER TROP GRAS, TROP SUCRÉ, TROP SALÉ. WWW.MANGERBOUGER.FR

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social :
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE ET DIRECTRICE DE LA PUBLICATION
Aurore Amaury

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Lionel Dangoumau

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Thomas Simon
Théo Troude
Tom Bertin

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 0176 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

ACPM LE TRI FACILE PEFC 10-31-3364

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Alain Mounic/L'Équipe

MBAPPÉ, PAS CONDAMNÉ

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

Voilà, on y est, dans ces dernières semaines en altitude où se gagne le Ballon d'Or, même si certains joueurs, sur leur forme du moment, pourront se rappeler au bon souvenir de quelques jurés à l'heure des votes au début de l'automne. Pour l'instant, rien n'est gravé dans le marbre, ou plutôt dans la pyrite, alors que beaucoup d'observateurs, surtout en France, ont déjà condamné Kylian Mbappé en même temps que le PSG s'écroulait en demies de la Ligue des champions. Mais si la Coupe d'Europe était une condition indispensable pour repartir avec le BO sous le bras, Erling Haaland, avec Manchester City la saison dernière, ou Virgil van Dijk, avec Liverpool en 2019, le sauraient. À vrai dire, le 1er juin à Wembley, la C1 pèsera sûrement à une condition : que le Real Madrid la remporte, pas Dortmund. Le danger immédiat pour la quête de Mbappé sera bientôt son meilleur atout car il découvrira la saison prochaine la puissance du plus grand club du monde qui, contrairement à d'autres, sait gérer, choyer et exposer ses stars, comme Vinicius Jr. et Jude Bellingham, deux autres candidats sérieux dont la saison n'a pourtant pas été linéaire non plus. À Paris, où le storytelling officiel n'a eu de cesse de le rabaisser au rang d'un joueur lambda, ses adieux manqués ont rappelé que le numéro 7 aura porté cette saison le poids des échecs, parfois ceux des autres d'ailleurs, et connu peu de mansuétude. Son club a préféré mettre la lumière sur l'entraîneur Luis Enrique et un prétendu collectif qui, sans lui pourtant, n'auraient pas été champions de France ou capables d'éliminer tranquillement la Real Sociedad en C1. Il reste un Euro à l'attaquant des Bleus pour marquer des points dans la course au BO et des buts, alors qu'il est tout proche des 54 réalisations de la saison dernière, des statistiques tout sauf ordinaires. Ensuite, c'est le sens de l'histoire, le Français pourra légitimement espérer devenir prophète ailleurs que dans son pays.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Mon héros
Emile Baron, SDF, dépression et rebond

À L'AFFICHE

8 Entretien
Mikel Arteta : "La passion, le dévouement ne sont pas négociables"

20 Portfolio
Klopp : demain, il arrête !

26 Data zone
Klopp, les marches de la gloire

28 Autoportrait
Rasmus Höjlund : "Mon père voulait que Cristiano soit mon modèle"

34 Rencontre
Bafétimbi Gomis, soleil couchant

40 Au tableau !
Philipp Lahm raconte le mythique Brésil-Allemagne 2014

46 Portrait
Dalma Maradona, fille de Dieu

50 Reportage
À Utrecht, réinsertion football club

TEMPS ADDITIONNEL

56 Ville de foot
Dans les bas-fonds de Londres

64 Design
Quand les maillots des clubs amateurs se démarquent

BALLON D'OR

66 Sur les traces de...
On a retrouvé l'autre Ballon d'Or de Maradona

73 Paroles de juré
Walter Kowatsch-Schwarz : "Kylian Mbappé dépasse toutes les limites"

74 Pas trop cliché
Emilio Butragueno, retour au nid

Frankie et Nikki/L'Équipe - Sébastien Leban/L'Équipe - Léo Aupetit/L'Équipe - Timi Marcel/L'Équipe - L'Équipe

Merci à tous les clubs, partenaires, et à tous les spectateurs qui ont suivi cette magnifique saison 2024.

A.J. AUXERRE ESPORTS · GIRONDINS DE BORDEAUX · CLERMONT FOOT 63 ESPORTS · LOSC ESPORTS · FC LORIENT · OLYMPIQUE LYONNAIS · DROIT AU BUT

AS MONACO ESPORTS · MONTPELLIER HSC ESPORT · FC NANTES ESPORTS · PARIS SAINT-GERMAIN ESPORTS · RACING CLUB DE STRASBOURG ALSACE ESPORT · ESTAC TROYES ESPORTS

EA SPORTS FC24 · EA SPORTS FC PRO · Uber Eats · PlayStation TOURNAMENTS

EMILE BARON, SDF, DÉPRESSION ET REBOND

Blessé, l'ex-gardien international sud-africain s'est retrouvé à la rue. Les fans de Lillestrom, son ancien club en Norvège, lui ont offert une maison. **Par Tom Bertin. Photos Nkateko Mondhlana/L'Équipe**

La vie d'Emile Baron bascule le 27 avril 2013. Dans les ultimes minutes d'un derby de Johannesburg face aux Orlando Pirates, le gardien des Bidvest Wits heurte un attaquant adverse. "Jambe cassée. Ma cheville était au niveau de mon genou", se souvient l'international sud-africain (6 capes). Trois ans auparavant déjà, une blessure à une épaule l'avait privé du Mondial 2010 à domicile. Cette fois, à 34 ans, il doit mettre un terme à sa carrière, qu'il espérait prolonger de deux ou trois saisons. "J'aurais dû investir, mettre de l'argent de côté. J'ai été idiot." Cette négligence aurait pu, ou dû, être compensée par son assurance. Mais elle refuse de lui verser une quelconque indemnité, arguant qu'il était blessé avant le match. "Ils ont menti pour ne pas payer. Ça arrive souvent en Afrique du Sud", enrage encore Baron.

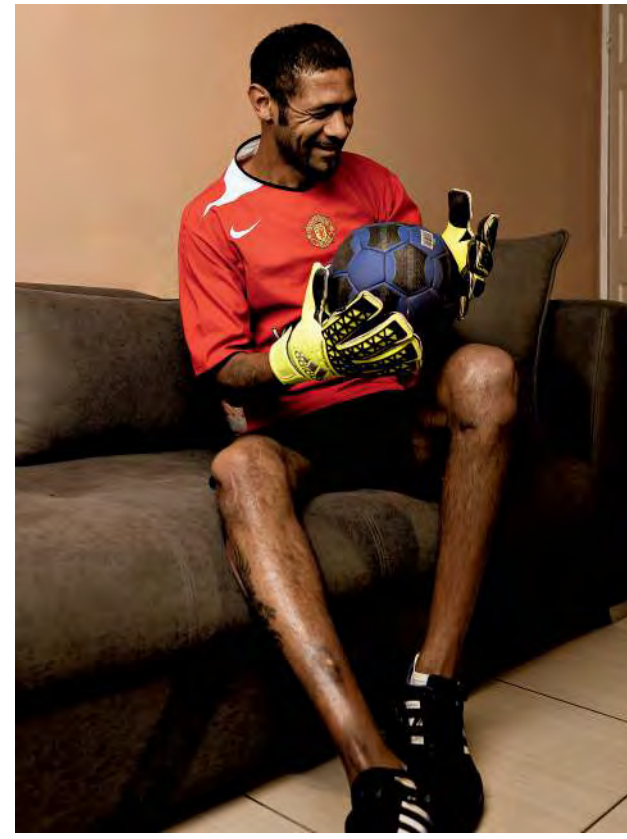
S'ensuit une descente aux enfers. Sans indemnités, sans salaire et dans l'incapacité de travailler, l'ex-gardien plonge dans la précarité. En 2018, il touche le fond. "En trois-quatre ans, j'ai tout perdu. Voiture, maison, tout." Avec sa femme et ses deux garçons, ils sont hébergés dans leur famille, à droite, à gauche. "Nos enfants ont vécu chez quelqu'un d'autre. C'était le plus difficile."

Vainqueur du Brésil de Ronaldinho aux JO 2000

Quelques rares soirs, la star déchue se retrouve même à la rue. Sa voix tremble. "C'était horrible. Tout ce que je pouvais faire, c'était me promener. Tellement de choses se bousculaient dans ma tête." Le meilleur souvenir de sa carrière tourne alors en boucle : en 2000, il s'imposait face au Brésil (3-1) aux JO de Sydney, arrêtant même un dernier coup franc de Ronaldinho. "Vous êtes sur la Lune et, l'instant d'après, vous êtes sous terre. Une blessure, et tout bascule."

Pourtant, un nouveau coup de pouce du destin va survenir. En 1999, il avait été repéré à Johannesburg par un club norvégien en stage de pré-saison, Lillestrom, dont le gardien venait de se blesser. "Ils m'ont pris en intérim sur place, ça s'est bien passé, puis m'ont fait venir en prêt. Et un mois plus tard, ils m'offraient déjà un contrat." En mars 2023, Emile Baron est interviewé par la chaîne de télévision norvégienne TV2. Il dévoile sa situation et évoque sa dépression. Son témoignage émeut toute la Norvège, qui se souvient de ses cinq ans à Lillestrom. Tony Johanssen, chef du groupe de supporters Kanari Fensen, le considère comme une légende du club. "Un talent extraordinaire qui a toujours été très gentil avec les fans, c'est ce qui l'a rendu si populaire."

Dès la diffusion de l'interview, les supporters lancent une cagnotte. Le principe biblique "on récolte ce que l'on sème" parlera sûrement à ce chrétien pratiquant. En quelques semaines, 110 000 euros tombent grâce à 5 000 donateurs, qui s'en servent pour lui acheter une maison en Afrique du Sud. "D'une certaine façon, ces fans m'ont sauvé la vie. Je suis fier d'avoir joué pour eux." En avril 2024, la famille Baron s'installe dans sa nouvelle demeure, à Johannesburg. "Que c'est bon d'être à nouveau tous ensemble", soupire-t-il. Tout n'est pas réglé pour autant. Pour le moment, ils vivent sans électricité, faute d'argent. Sans diplôme, Baron (44 ans) met toute son énergie dans sa recherche d'emploi. "J'adorerais travailler dans le milieu du foot", confie-t-il, bien décidé à exploiter la seule chose qu'il a gardé de son ancienne vie : la passion.



En 2013, à 34 ans, Emile Baron a dû mettre un terme à sa carrière. Le gardien de but s'est retrouvé sans ressources et dans l'incapacité de travailler. Aujourd'hui, grâce à la solidarité des supporters de Lillestrøm, le Sud-Africain et sa famille ont à nouveau un toit. Et Baron, qui affiche ici par choix vestimentaire les couleurs de Manchester United, de rêver à un avenir dans le monde du football.

MIKEL ARTETA

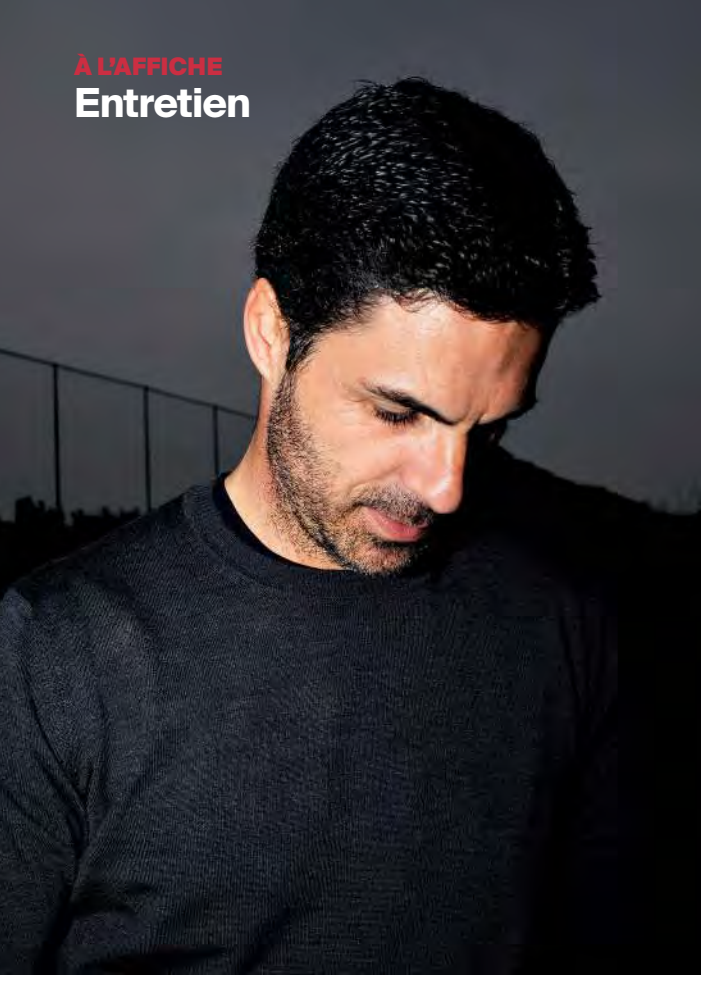
"LA PASSION, LE DÉVOUEMENT NE SONT PAS NÉGOCIABLES"

Entraîneur d'Arsenal depuis quatre ans et demi, l'Espagnol, ancien adjoint de Pep Guardiola, raconte son rapport au jeu et aux joueurs. Sa méthode et sa vision ont transformé les Gunners, à la lutte pour le titre en Angleterre.

Par
Jeremy Docteur, à Londres (Angleterre)

Photos
Frankie et Nikki/L'Équipe

Arsenal



À son arrivée à Arsenal en tant que coach, l'Espagnol avait une idée en tête : "Changer l'environnement et la culture du club."

Mikel Arteta
42 ans. Né le 26 mars 1982, à Saint-Sébastien (Espagne).
1,77 m. Milieu de terrain.

Parcours de joueur
FC Barcelone (1999-2001), Paris-SG (janvier 2001- juin 2002), Glasgow Rangers (2002-2004), Real Sociedad (2004-2005), Everton (2005-2011), Arsenal (2011-2016).

Palmarès de joueur
Championnat d'Écosse 2003, Coupe de la Ligue d'Écosse 2003, Coupe d'Angleterre 2014, Community Shield 2014 et 2015.

Parcours d'entraîneur
Manchester City (adjoint, 2016-2019), Arsenal (depuis décembre 2019).

Palmarès d'entraîneur
Coupe d'Angleterre 2020, Community Shield 2020 et 2023.

"Savez-vous pourquoi nous avons apporté une ampoule *(dans le documentaire* All or Nothing, *sur Amazon Prime, lors de la saison 2021-22, Mikel Arteta utilise une ampoule pour motiver ses joueurs, expliquant que seule, sans connexion, elle ne sert à rien)* ?
J'imagine bien, oui. *(Rires.)*

Pour vous, les métaphores et les images ont plus d'impact que les méthodes classiques ?
Je crois que c'est la meilleure façon de garder les joueurs en phase, ça correspond bien à ce groupe. Parfois, les analogies sont plus puissantes que les mots. On essaie d'innover, de les surprendre, d'empêcher tout relâchement. On fait tout ce qu'on peut pour qu'ils restent soudés, confiants et valorisés. Avec l'idée que si chacun donne le meilleur de soi-même, on est une sacrée équipe.

"Tous les matins, j'ai hâte de passer du temps avec les gens, de discuter, de comprendre ce qu'ils ressentent. C'est ce qui me procure de la joie"

L'aspect humain est au cœur de votre gestion ?
C'est ce qui me procure de la joie. C'est la raison d'être de mon job. Tous les matins, je me réveille et j'ai hâte de passer du temps avec les gens, de discuter, de comprendre ce qu'ils ressentent. C'est la plus grande partie de mon travail. Je m'emploie à créer un environnement dans lequel ils peuvent grandir, et après, c'est à eux de voir jusqu'où ils veulent aller. J'essaie de les aider à atteindre leurs rêves, à améliorer certains aspects de leur vie. Je dois m'assurer que l'estime de soi reste élevée, qu'ils croient en eux mais, surtout, qu'ils aiment ce qu'ils font.

Peut-être du fait de votre âge *(42 ans)*, vous êtes presque un grand frère ?
Je ne sais pas si c'est comme ça que les joueurs me décriraient ! *(Rires.)* Au final, mon but est de veiller à ce que ma vision, notre vision en tant que club, soit déployée de façon à ce qu'ils y adhèrent et nous suivent. Et, une fois qu'ils ont cette compréhension et ce courage de dire « OK, j'en suis », c'est à eux de nous porter. Mais, pour que cela fonctionne, il faut une alchimie entre toutes les personnes.

Le 20 décembre 2019, vous preniez la tête d'un club en mauvaise posture. Votre premier job en tant que coach principal. Vous sentiez-vous prêt à 100 % ?
J'étais sûr à 100 % que je ne l'étais pas. Ta vie change immédiatement. C'était un rêve et j'avais eu plusieurs années pour me préparer, mais quand ça arrive, tu dois réagir tout de suite. Tu as des peurs, des doutes, des inquiétudes. Je ne savais pas le niveau de respect que j'aurai. J'ai joué cinq ans ici, j'étais capitaine, mais tu ne réalises pas la magnitude du poste et les responsabilités jusqu'à ce que tu y sois vraiment confronté.

Aviez-vous quand même quelques certitudes ?
Sur un point, j'avais une idée très claire : il fallait changer l'environnement, la culture du club. C'était ma priorité. Au niveau des joueurs, du staff, des supporters… Ça a été un exercice personnel extraordinaire. •••

Du 29 avril au 9 juin

Tentez de gagner des places* pour assister à l'UEFA EURO 2024™ !

*Jeu concours avec obligation d'achat en supermarché LIDL, organisé par LIDL S.N.C. dans ses supermarchés situés en France métropolitaine et sur internet. Une participation par tranche de 35€ d'achat. Ouvert à toute personne physique majeure domiciliée en France métropolitaine. Règlement sur LIDL.FR.

UEFA EURO2024 GERMANY

Partenaire officiel

TOUJOURS À VOS CÔTÉS !

Plus

DISPONIBLE SUR Google Play

Télécharger dans l'App Store

Téléchargez l'application Lidl Plus

Bien que Mikel Arteta n'ait évolué qu'avec l'équipe réserve, c'est dans ses années barcelonaises qu'il a forgé sa vision du jeu.

••• J'avais des opinions qui n'étaient pas les meilleures sur certaines personnes, et dans un environnement néfaste, c'était encore pire. Et puis, il y a des gens sur lesquels j'avais aussi moins d'attentes et dont je n'aurais jamais imaginé qu'ils feraient ce qu'ils font maintenant, au sein d'une structure positive. Je crois finalement que tout le monde mérite une opportunité.

Et au niveau du jeu, vous aviez déjà en tête où vous vouliez aller avec cette équipe ?
Totalement, et on n'y est pas encore. Mais ta vision dépend aussi des joueurs que tu as. Dès le départ, j'ai été très clair avec ça : on ne pourrait pas faire pareil qu'à City. Et cela aurait été la plus grosse erreur d'essayer de les copier. En tant que coach, c'était un défi, il fallait s'adapter, imaginer de nouvelles approches. On devait réussir à être meilleur que les adversaires en identifiant très clairement comment on pouvait gagner des matches pour commencer à construire la suite.

Il y a eu la FA Cup en 2020, la lutte pour le titre, le retour en Ligue des champions, mais également des moments plus compliqués comme le Covid… Comment analysez-vous ces quatre ans et demi ?
Ç'a été un voyage incroyable. Sans ces périodes difficiles, je pense qu'on n'aurait peut-être pas connu les sensations actuelles. Le Covid, l'impossibilité de se réunir avec les joueurs, sur un plan humain, a été la pire période. Sans les fans, il y a un manque, on n'était plus connectés à notre peuple. Le club était totalement déconnecté à plusieurs égards, notamment avec les supporters et leurs attentes. C'était ma plus grande inquiétude, car, pour avoir une identité, tu dois être passionné, tu dois avoir la chair de poule quand tu vas jouer à l'Emirates, avec cette volonté de rendre les gens heureux. C'est un aspect primordial pour moi, particulièrement par rapport à la manière dont je veux que l'on joue, ce qu'on doit transmettre. Je savais que ce serait difficile, mais j'étais convaincu qu'on réussirait cette transformation. Aujourd'hui, je peux dire que tous ces efforts valaient le coup. Quand je suis au stade, je regarde autour de moi, je vois les visages des supporters, ça me procure énormément de joie.

Un an après votre arrivée, en décembre 2020, Arsenal est quinzième avec une victoire en deux mois. La pression sur vous est immense. Comment l'avez-vous vécu ?
Si j'y repense, oui, je peux vous dire que c'était difficile. Est-ce que j'en ai souffert ? Non. Mon approche, c'est de trouver du bonheur dans mon travail en faisant tout pour être le meilleur et gagner. Je suis à fond dedans. J'essaie de penser à ce qui pourrait aider les joueurs à progresser. Mais je ne peux pas contrôler le résultat, et ç'a été une grande leçon pour moi, cet aspect n'est pas entre mes mains. Parfois, plus tu essaies, plus tu échoues. Il faut trouver ces petits changements pour faire que l'équipe ait un déclic.

Comment avez-vous réussi à les trouver ?
Ce que j'ai fait, c'est probablement de retourner aux bases, à ce que je ressentais. Et même si, dans la manière, ça ne

"Pour avoir une identité, tu dois être passionné, avoir la chair de poule…"

Camera 4/Imago/Panoramic - Stuart MacFarlane/Arsenal FC via Getty Images

“Copier City aurait été la plus grosse erreur. Il fallait imaginer de nouvelles approches”

pouvait pas être parfait avec les joueurs qu'on avait, je me disais que je devais vraiment faire comme je le ressens, ne pas tout jeter, mais me concentrer sur mes sentiments. C'est sûrement la meilleure décision que j'aie prise.

Doutiez-vous de vous-même ?
Tu doutes à chaque fois que tu perds un match. C'est arrivé et ça arrivera de nouveau, peu importe ce que tu as fait dans ta carrière. C'est ce qui rend ce sport magnifique, tu es obligé d'être constamment en alerte. Tu dois gérer les « hauts » correctement, mais encore plus les « bas », car tu peux être très bas, te sentir seul, te remettre en question et être trop dur avec toi-même. C'est une bonne chose de se questionner, mais je pense qu'il faut écouter ce que tu ressens et les personnes autour de toi, plutôt que de trop prêter attention à ce qui se dit à l'extérieur.

Vous expliquez ne pas pouvoir contrôler le résultat. Comment faire alors, car n'est-ce pas ce qu'on retient ?
Je le comprends. On ne changera jamais ce sur quoi on est jugé. Je ne lis pas vraiment ce qu'on dit, j'essaie de me tenir éloigné. Ce serait se focaliser sur la finalité, et je ne la maîtrise pas. Tu peux avoir trente tirs, en concéder zéro, marquer deux buts contre ton camp et perdre. C'est unique au foot. En revanche, je peux faire en sorte que mon équipe joue pour être compétitive. Chaque jour, essayer d'être meilleur, avec plus de domination pour faire suffoquer l'adversaire, plus de contrôle émotionnel par rapport à l'état du match, parfaire cette compréhension entre les joueurs. Tu dois être analytique. Comprendre précisément pourquoi tu as gagné ou perdu, qu'importe ce qu'on en dit. Et, ensuite, convaincre les joueurs de repartir, d'accepter la critique et qu'on n'a pas fait certaines choses. La clarté est primordiale.

Quel est le potentiel de votre équipe, jusqu'où peut-elle aller ?
Je ne sais pas. C'est ce qui est fascinant avec ce métier. J'ai discuté avec beaucoup de coaches de haut niveau d'autres sports dans le monde. Je leur demande : « Avez-vous déjà entraîné quelqu'un qui a atteint totalement son potentiel ? » Leur réponse est non. Et je parle de personnes qui ont travaillé avec Michael Jordan, les meilleurs joueurs de NFL *(football américain),* de rugby... C'est notre mission en tant que coach : créer les fondations pour qu'un joueur grandisse, l'inspirer et lui don- •••

En 2020, après la victoire des Gunners en Cup contre Chelsea (2-1, doublé d'Aubameyang), le coach a fêté la victoire avec ses joueurs (notamment Bellerin, Tierney, Nelson et Saka) dans le vestiaire.

Malgré son expérience en tant que joueur, le Basque sait qu'il faut s'adapter à la nouvelle génération, très différente de la sienne.

Mikel Arteta, qui a installé Martin Ödegaard dans le cœur du jeu des Gunners, a appris auprès de Pep Guardiola lorsqu'il fut son adjoint à City.

••• ner des ailes pour qu'il vole. Il doit se sentir rassuré, voir la confiance qu'on lui donne, comprendre le jeu et être en capacité de se dire que dans un environnement inspirant, il peut toujours s'améliorer. Mais tu ne peux pas savoir ! Je ne sais pas quelles sont les limites de Bukayo Saka, Gabriel Martinelli, William Saliba ou d'autres. Ils ne font que nous surprendre !

La saison passée, après avoir été leader pendant de longs mois, votre équipe a terminé deuxième derrière Manchester City. Quelle leçon principale en avez-vous tiré ?
Une chose est claire, quand arrive avril-mai, ton effectif doit être totalement prêt, en forme physique, dans un bon état d'esprit et lancé à pleine vitesse. Si tu as tout ça, tu as une bonne chance de gagner. Dès que tu commences à en manquer un peu, tu as un problème.

Justement, vous vous appuyez sur un groupe assez resserré. C'est impossible de faire tourner davantage ?

"Une équipe qui gagne doit être sans pitié, elle doit tuer l'adversaire"

Ça dépend aussi de la qualité que j'ai dans l'effectif. Entre le niveau 1 et le niveau 2, tu regardes les différences, les exigences de la compétition. En Premier League, il faut dans l'idéal 92 points pour être sacré champion d'Angleterre. Peux-tu changer six ou sept joueurs chaque semaine et gagner ? Est-ce vraiment réaliste ? Non. Et on veut tous gagner.

Comment faire pour garder tout le monde impliqué ?
Pour moi, une chose prime : que chacun se sente important, connecté aux autres et qu'il se dise qu'il peut avoir l'opportunité de jouer. Mais il y a des relations *(sur le terrain)* que tu peux changer plus facilement, et d'autres qui donnent de la stabilité et du calme à l'équipe. Quand on est entraîneur et qu'on fait des changements, on se pose des questions : comment se sent l'équipe ? A-t-on assez de leadership ? De fluidité ? Sommes-nous dangereux ? Le pressing est-il à la hauteur ? En réalité, ce sont les joueurs qui vous donneront les réponses. Notre rôle est de les connaître avant de décider. Et, quand ils entrent sur le terrain, qu'ils aient cette confiance en se regardant, qu'ils se disent que ces gars en particulier peuvent battre ceux en face.

Vous arrive-t-il d'utiliser certains aspects de votre carrière de joueur ?

Martin Rickett/PA Archive/Icon Sport - Gary Oakley/Imago/Panoramic

Il existe cette tentation, mais je ne sais pas si on le fait correctement parce qu'on a tendance à penser comme quand on était joueur. C'est une nouvelle ère. On essaie d'utiliser des analogies, des musiques ou des films, mais ils sont dans un autre monde. Je ne crois pas qu'il faille faire le lien, on est ce qu'on est par les expériences qu'on a vécues, mais, finalement, tu dois vivre dans le présent, et, surtout, te focaliser sur la suite.

Par rapport à l'équipe de l'an dernier, était-il nécessaire de sacrifier un peu de folie, qu'elle soit moins spectaculaire pour la rendre plus clinique ?
Je suis très content que vous utilisiez ce terme, parce qu'une équipe qui gagne doit être sans pitié. Quand elle voit une opportunité, elle doit tuer l'adversaire. Elle doit lire et identifier parfaitement ces moments. À la maison, en quarts de finale de Ligue des champions contre le Bayern *(2-2, 0-1 au retour)*, après le premier but, on devait les tuer. Et puis, on leur a donné deux buts et, dans une confrontation aller-retour, c'est l'équivalent d'une montagne à gravir. C'est un regret. Après, moins spectaculaire, ça dépend de ce que vous entendez par là. Mais ça, c'est de l'opinion. On a marqué plus de buts que la saison passée, dans les grosses rencontres notamment.

"Au Barça, le ciel s'est ouvert et j'ai alors vu le football différemment"

Quel est l'aspect le plus difficile dans la course au titre ?
Probablement le niveau de l'adversaire chaque semaine. C'est plus dur que la saison dernière, au niveau de la qualité des équipes, des entraîneurs, des styles de jeu, des individualités. C'est super compliqué de préparer les matches, il y a une quantité incroyable de détails dont les joueurs ont besoin. À partir d'octobre, tu te dis que tu ne peux plus perdre un match, sinon tu te trouves à six-sept points. Mais on n'a pas le choix, il faut se frayer un chemin et, pour 90 % de cet effectif, c'était tout nouveau.

Était-il important de vous détacher de votre histoire commune avec Pep Guardiola pour tracer votre propre route *(il a été son adjoint à Manchester City de 2016 à 2019)* ?
Oui, bien sûr, il faut créer sa propre histoire et c'est ce que je fais, en apportant mes petites modifications, en ajustant certains aspects. Copier-coller ne fonctionne pas. Mais la réalité est que j'ai énormément appris de Pep. Et je suis extrêmement reconnaissant et heureux d'avoir vécu toutes ces expériences à ses côtés. À Barcelone *(où Arteta n'a évolué qu'avec la réserve)*, j'essayais de jouer à son poste. Ma vision vient de mes années au Barça, c'est mon ADN depuis que j'y suis arrivé à 14-15 ans. Le ciel s'est ouvert et j'ai alors vu le football différemment. On avait l'influence de Johan Cruyff. Ça coule dans mon sang.

Qu'est-ce qui vous différencie de Pep Guardiola ?
Je ne rejette aucun élément, mais tu as ta propre façon de communiquer avec les joueurs. Ma méthodologie d'entraînement est très, très différente de la sienne. Et c'est obligatoire. Mon approche du développement individuel également. Les stratégies de nos clubs aussi, parce qu'ils sont différents. City gagnait déjà beaucoup avant Pep. Pas ici. Donc, tu dois prendre tous ces aspects en compte pour construire correctement. Mais c'est super amusant ! C'est fascinant de créer, c'est vraiment ce que j'adore.

Arsène Wenger laissait énormément de liberté aux joueurs. Avec Guardiola, c'est davantage cadré et planifié. Quelle est votre approche ? •••

"Tu veux essayer d'entrer dans la tête des autres entraîneurs. C'est un jeu d'échecs"

••• Je veux un alignement total chez tout le monde. Ce qui est vital, c'est que les joueurs sentent que notre manière de faire est la meilleure. Qu'ils puissent prendre du plaisir, atteindre leur potentiel et gagner. Toutes les facettes du jeu doivent être alignées, en cela, quand tu regardes une image, tu dois voir la même chose que moi. *(Il tend le bras pour qu'on lui passe nos notes et il gribouille de l'autre côté de la feuille.)* Quel chiffre voyez-vous ? 9. Moi, je vois 6. C'est impossible dans le football. Tu peux avoir différentes manières d'analyser certaines choses, je le ferais plutôt comme ci, ou plutôt comme ça, mais tu dois observer la même chose. La créativité entre en jeu au moment de la prise de décision, et, pour que cela arrive, il faut que le joueur ait une structure. Il doit comprendre quand l'espace est disponible, comment gêner ou bloquer certains schémas tactiques, empêcher tel ou tel joueur de se trouver à un endroit du terrain pour mieux défendre. C'est ça, être tous alignés. Et il faut l'intégrer immédiatement pour prendre la décision, il n'y a pas le temps de réfléchir.

Quelle est votre influence sur ces prises de décision ?
Dès que les joueurs entrent sur le terrain, ça devient totalement les leur. En amont, mon travail consiste à les préparer à tous les scénarios. Qu'ils puissent lire trois secondes avant ce qui se passe durant le match et les solutions dont ils disposent. C'est ça la prise de décision. La liberté, c'est de pouvoir choisir laquelle : faire un appel en profondeur ou bien attaquer la balle ? Jouer à l'intérieur ou à l'extérieur ? Le joueur libre est-il proche de moi ou de l'autre côté du terrain ? A contrario, quand on étudie des points, qu'on leur montre tout et qu'autre chose se passe, c'est génial. J'adore. On leur donne des outils, mais ils doivent les utiliser avec leur ressenti.

L'absence de liberté créerait-elle une équipe stéréotypée et inoffensive ?
Bien sûr. Si je prépare quelque chose, sur la première ou la deuxième action, l'adversaire ne s'y attend pas, je peux le surprendre. Mais on ne va pas le répéter trente fois. Les équipes et les coaches sont trop forts. Ils vont s'adapter. Si je ne recherche que cette solution, j'ai un problème. Les joueurs doivent évoluer en prenant en compte ce qu'il se passe, pas ce qu'on leur a dit qu'il pouvait se passer. La situation change en une seconde. Tu peux avoir une fenêtre sur un millième de seconde et puis c'est fini, il faut donc faire différemment.

Y a-t-il le risque de suranalyser ?
Naturellement, on analyse beaucoup de choses et tu veux toujours prendre le dessus en essayant d'entrer dans la tête des autres entraîneurs. Que vont-ils faire pour nous arrêter, pour nous créer des difficultés ou pour changer le contexte de la rencontre ? C'est un jeu d'échecs. Mais il ne faut jamais oublier que le jeu appartient aux joueurs. On doit leur demander des choses qu'ils sont capables de faire et avec lesquelles ils sont à l'aise. Il ne s'agit pas juste d'imaginer des scénarios sur un tableau ou un iPad, ce n'est pas la réalité.

Kai Havertz n'a pas toujours eu un poste fixe. Quand vous le recrutez en juillet 2023, c'est pour le faire jouer où ?
Notre idée était de le faire jouer 8 et 9. Mais quand il est arrivé, il y avait beaucoup d'interrogations. Je ne pensais pas que c'était le bon moment pour le faire jouer devant. S'il ne marquait pas pendant deux-trois matches, que se serait-il passé ? Quel impact ça aurait eu sur lui pour la suite ? Donc, il a démarré au milieu, il s'est développé, il y avait quelques problèmes. Mais on voyait ce qu'il pouvait apporter. Son intelligence et sa compréhension du jeu sont phénoménales. L'alchimie a pris, il a construit des relations sur le terrain, on l'a mis plus haut, il a développé d'autres automatismes et on a vu que ça pouvait marcher. Mais rien n'est gravé.

En début de saison, vous avez choisi d'installer David Raya à la place d'Aaron Ramsdale dans le but. Un jour, vous avez dit que vous ne vous interdisiez pas de changer de gardien en plein match… Mais vous ne l'avez jamais fait.
Attendez, attendez. Il faut du contexte. On me demandait si je pourrais changer de gardien durant un match. J'ai répondu : « Pourquoi pas ? » À deux reprises dans ma carrière, j'ai eu le sentiment que j'aurais dû le faire après soixante-cinq et soixante-dix minutes. Je n'ai pas eu le courage. Je pense qu'on aurait gagné, parce qu'à ces moments-là, le match demandait un autre type de gardien. Maintenant, c'est vrai qu'on en a deux excellents. La réalité est que David a plus joué. Ramsdale est un joueur particulièrement apprécié des supporters ? Ça ne peut pas influencer ma décision. J'ai dû la prendre en tant que coach pour tirer le meilleur de l'équipe.

Régulièrement, et dès votre prise de poste, vous évoquiez des « standards non négociables ». Des joueurs comme Pierre-Emerick Aubameyang, Mesut Özil ou Mattéo Guendouzi ne les respectaient pas ?
Non, non, je ne veux absolument pas pointer une personne en particulier. Beaucoup d'aspects font qu'un joueur continue ou non au club. Quand je parle de valeurs, c'est cette passion, ce dévouement que tu dois avoir pour le jeu. Ça, ce n'est pas négociable. Je dois voir en permanence leur volonté, cette faim de gagner chez un joueur ou un membre du staff. Et ensuite, il faut être respectueux. Assez humble pour saisir chaque opportunité de progresser et d'aider les autres. On veut créer un environnement où chacun est heureux de faire partie de ce club et de venir travailler chaque jour. Il y a une ligne et, si tu la franchis, tu sais ce qu'il va arriver.

William Saliba a signé en 2019, avant d'être prêté à Saint-Étienne, puis à Nice et l'OM. Il n'a débuté à Arsenal qu'en 2022. Quel était le plan avec lui ? •••

"J'étais convaincu à 100 % que William *(Saliba)* jouerait à Arsenal. Mais en 2020, il n'était pas prêt"

L'une des priorités du coach espagnol – ici en compagnie de Win, le labrador du club – est de "créer un environnement où chacun est heureux de faire partie" des Gunners.

Entretien

Mikel Arteta a livré à Jeremy Docteur sa conception du foot, mais surtout sa vision de la gestion d'un groupe.

••• Quand il est arrivé au club *(à l'été 2020, après son premier prêt)*, on voulait l'observer. On l'a gardé plusieurs mois. Notre évaluation de la situation nous menait à deux conclusions. D'abord, il n'était pas prêt à jouer en Premier League, au niveau et dans le rôle que je pensais qu'il pouvait avoir. Puis, plus important que tout, l'environnement n'était pas assez bon pour qu'il progresse, qu'il devienne ce que j'imaginais et qu'il atteigne le potentiel qu'il avait. J'étais convaincu à 100 % qu'il jouerait à Arsenal. Mais pas à ce moment-là. Je lui ai dit que je n'allais pas le lancer là-dedans, il n'était pas prêt pour ça. Donc, il devait faire ses preuves ailleurs. Et il a été incroyable, consistant, régulier, il a su gérer d'autres problèmes. Il est revenu et, après un ou deux entraînements, dans un nouvel environnement, on savait que, dorénavant, il pouvait le faire. Depuis, il l'a prouvé brillamment à tout le monde. Sa progression et sa régularité sont incroyables. On est très heureux de l'avoir chez nous.

Comprenez-vous qu'il ne soit pas titulaire en équipe de France ?
C'est une décision pour Didier *(Deschamps)*. Ce qu'on peut faire nous, c'est le préparer du mieux possible pour donner des maux de tête au sélectionneur. « Willy » est tellement excité par le futur avec l'équipe nationale et la possibilité de jouer en compagnie de ces joueurs. On va tout faire pour l'aider à atteindre son rêve.

Pourriez-vous, comme Arsène Wenger, rester vingt-deux ans *(1996-2018)* à la tête des Gunners ?
(Il se marre.) Je ne dirais pas que c'est impossible, mais il y a très peu de chances que ce genre de choses se reproduise. C'était une autre époque. C'est la même chose pour sir Alex Ferguson à Manchester United *(de 1986 à 2013)*. Les personnalités, les structures ont changé, les rôles qu'ils avaient dans les clubs aussi. C'est très différent d'être entraîneur aujourd'hui.

Où vous voyez-vous dans dix ans ?
Mon grand-père, qui est décédé il y a quelques années, me disait souvent : « Si tu veux faire rire Dieu, dévoile-lui tes plans. » C'est vraiment resté en moi depuis que je suis jeune. Particulièrement dans le football, si je devais imaginer ma carrière, comment elle se terminerait, j'aurais tout faux. Je veux me préparer pour d'autres choses, sur le plan personnel et professionnel, vivre des expériences, mais je ne perds pas trop de temps sur tout ça, j'adore vivre au présent." ⬢ J. D.

Making of

Lieu
Amphithéâtre du centre d'entraînement d'Arsenal, le Sobha Realty Training Centre.

Boisson consommée
De l'eau, dans une bouteille frappée du logo des Gunners.

Durée
42 minutes d'interview et 20 minutes pour les photos.

Autres personnes présentes
Son agent en charge des relations presse, son assistante personnelle, la directrice de la communication d'Arsenal, notre photographe et notre journaliste vidéo. Et Win, le labrador du club pendant la séance photo.

La note que *FF* lui met
8/10, tout en maîtrise. On aurait adoré grappiller quelques minutes en plus. Même si son excellent niveau en français aurait pu lui donner un point bonus, l'interview a été réalisée en anglais.

Son rapport à *FF*
Ses interviews individuelles sont rares mais… "Je suis un immense fan de ce magazine depuis que je suis petit. Je collectionnais beaucoup de *France Football*. J'en avais des piles et des piles chez moi."

Ut id viverra nibh, in suscipit
h. Nam mi nisi, eleifend non
eu, pharetra viverra odio.
rabitur ut lorem vel tellus
estas eleifend quis sed
Duis egestas ut dui ac
e. Proin consectetur
ltricies. Vestibulum
primis in faucibus
ultrices posuere
; Nulla fringilla
Nullam varius
entesque, ac
. Cras sed
tincidunt
a molis
auctor

ÇA FAIT DU BIEN DE TOURNER LA PAGE

INFORMER. DIVERTIR. APPROFONDIR.

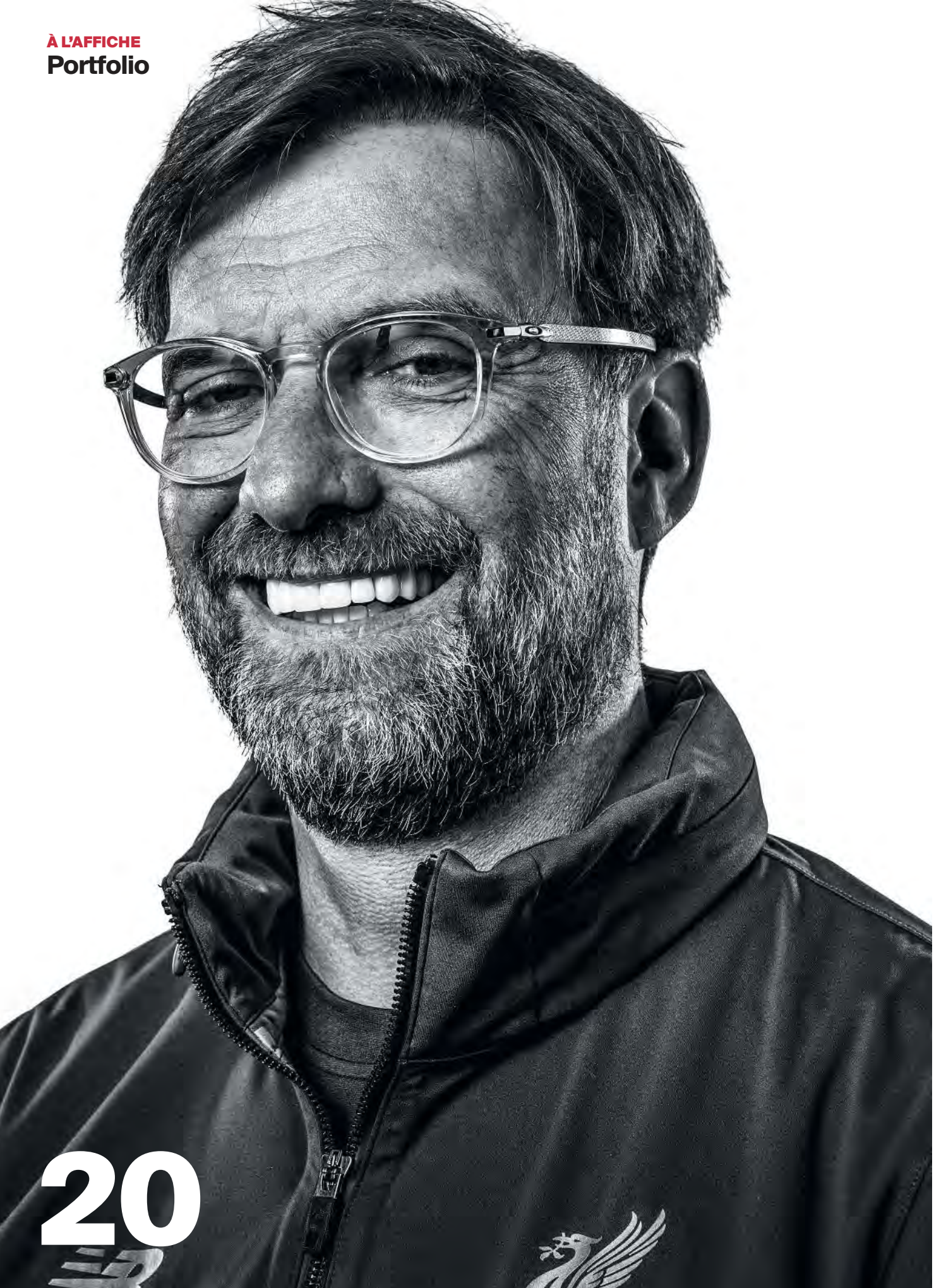
PRIX RELAY-SEPM DES **MAGAZINES** DE L'ANNÉE 2024

RELAY. sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2024

Découvrez chez RELAY les **magazines** de l'année.

Madame Bovary



20

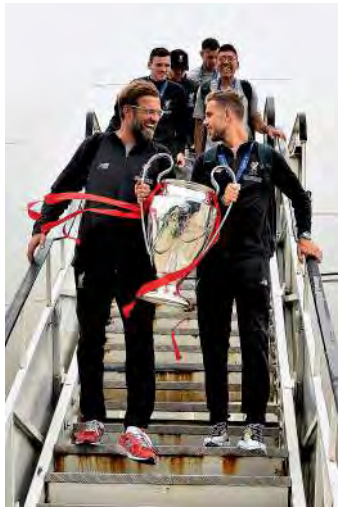
KLOPP DEMAIN, IL ARRÊTE !

Ce dimanche 19 mai, contre Wolverhampton, Jürgen Klopp doit diriger son dernier match à la tête de Liverpool, huit ans et demi après son arrivée chez les Reds, qu'il aura menés près de 300 fois à la victoire, et surtout sur le toit du monde, de l'Europe et de l'Angleterre. Retour en images sur l'ère électrique du technicien allemand, qui ne pourra jamais plus marcher seul.

Totale communion avec les tribunes d'Anfield : l'idylle a duré quasiment neuf ans.

Michael Regan/UEFA via Getty Images - Robbie Jay Barratt/AMA/Getty Images

Portfolio



Le 2 juin 2019, Klopp et ses hommes paradent avec la Ligue des champions sur les bords de la Mersey après avoir dominé Tottenham (2-0) au Wanda Metropolitano de Madrid, et vécu une véritable remontada en demies contre le FC Barcelone (0-3 ; 4-0). Après deux finales perdues avec les Reds (en C3 contre le Séville FC en 2016 et en C1 contre le Real Madrid en 2018), Klopp entre définitivement dans la légende avec cette sixième Ligue des champions de l'histoire de Liverpool. Il devient le Lider Maximo du club, étroitement consulté pour chaque décision, notamment en matière de recrutement (comme ici avec la venue de Takumi Minamino en 2020).

Paul Cooper/Getty Images - Andrew Powell/Liverpool FC via Getty Images - Michael Regan/UEFA via Getty Images

À son arrivée le 8 octobre 2015, Jürgen Klopp impose une règle : n'avoir le droit de toucher la légendaire pancarte *This is Anfield* qu'après avoir gagné un trophée. En 2020, l'Allemand ramène le titre de champion d'Angleterre, un bien beau cadeau de Noël anticipé. Le dernier sacre des Reds remontait à 1990.

Andrew Powell/Liverpool FC via Getty Images - Liverpool FC via Getty Images

Portfolio

En neuf saisons à Liverpool, Klopp aura transformé de très bons joueurs comme Mohamed Salah en talents planétaires bardés de distinctions. Et ce, en raflant quasiment tous les trophées, comme la toute première Coupe du monde des clubs de l'histoire des Reds en 2019 (ci-dessus avec Jordan Henderson), la FA Cup en 2022 (en bas) ou encore la Coupe de la Ligue en février dernier contre Chelsea (1-0, à gauche) avec, lors de cette finale, pas moins de cinq minots du club. Un au revoir en forme d'héritage pour le tout dernier trophée de l'Allemand au sein de la maison rouge.

Andrew Powell/Liverpool FC via Getty Images - David Ramos/FIFA via Getty Images - Marc Atkins/Getty Images

Andrew Powell/Liverpool FC via Getty Images

MONUMENT

KLOPP, LES MARCHES DE LA GLOIRE

L'aventure à Liverpool se termine pour Jürgen Klopp. Arrivé en octobre 2015, l'entraîneur allemand laissera une trace indélébile dans la déjà très riche histoire des Reds.

Par Théo Troude (avec Opta).
Infographie Laurent Langeron et Philippe Escoffier.

** Statistiques arrêtées au 12 mai, avant les 2 derniers matches de Liverpool.*

Une valise bien remplie

À l'exception de la Ligue Europa (finale en 2016, quarts en 2024), Klopp a remporté toutes les compétitions dans lesquelles Liverpool a été engagé sous son mandat. En 2020, l'Allemand a même offert aux Reds leur premier titre de champions depuis trente ans.

Pourcentage de victoires

47 %
2015-2016**
8e en Championnat, 0 titre
52 matches, 23 victoires, 17 nuls, 12 défaites)
** Il a pris la suite de Brendan Rodgers, qui avait dirigé les 11 premiers matches.

57 %
2016-2017
4e en Championnat, 0 titre
(47 matches, 27 victoires, 11 nuls, 9 défaites)

55 %
2017-2018
4e en Championnat, 0 titre
(56 matches, 31 victoires, 16 nuls, 9 défaites)

72 %
2018-2019
2e en Championnat, 1 Ligue des champions
(53 matches, 38 victoires, 8 nuls, 7 défaites)

Au panthéon des entraîneurs

Jürgen Klopp est le technicien qui affiche le plus haut pourcentage de victoires avec Liverpool, toutes compétitions confondues, parmi ceux qui ont dirigé les Reds sur 50 rencontres ou plus.

1. Jürgen Klopp 61%
2. Kenny Dalglish 58%
3. Bob Paisley 57%
4. Rafael Benitez 55%
5. Joe Fagan 53%

Dans le top 5 des plus capés avec les Reds

1. Bill Shankly — 783 matches
2. Tom Watson — 742
3. Bob Paisley — 535
4. **Jürgen Klopp — 489**
5. George Patterson — 384

Classement de la Premier League depuis son arrivée

1. Manchester City	**758**	points
2. Liverpool	701	
3. Arsenal	619	

Mais derrière Guardiola...

Part de succès des entraîneurs du trio de tête en Premier League avec leur club actuel

1. Pep Guardiola — 73% de victoires
(469 matches depuis 2016, 341 victoires)

2. Jürgen Klopp — 61%
(489 matches depuis 2015, 298 victoires)

3. Mikel Arteta — 59%
(231 matches depuis 2019, 136 victoires)

... Et à cinq matches de Wenger

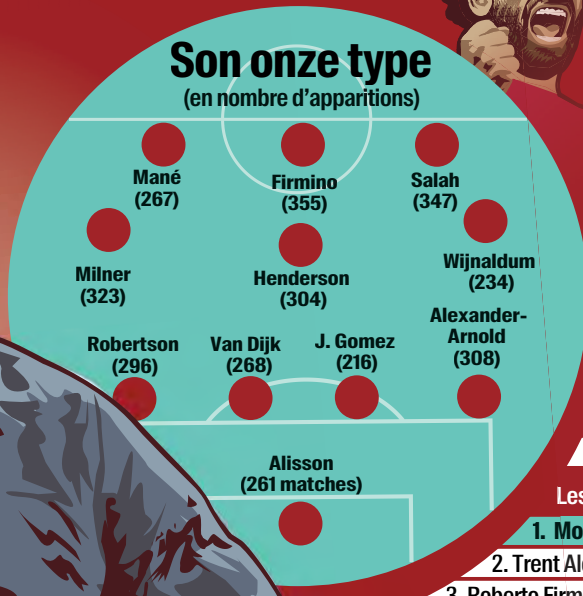
Séries d'invincibilité en Premier League

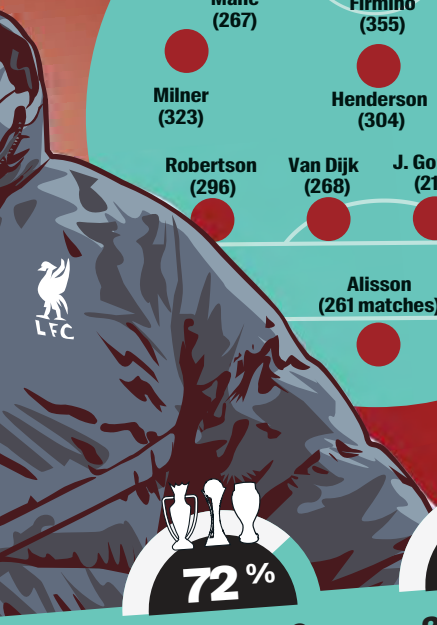
1. Arsène Wenger — 49 matches
(mai 2003-octobre 2004 avec Arsenal)

2. Jürgen Klopp — 44
(janvier 2019-février 2020 avec Liverpool)

3. José Mourinho — 40
(octobre 2004-octobre 2005 avec Chelsea)

Son onze type
(en nombre d'apparitions)





Salah, son soldat le plus efficace

Top 5 des joueurs les plus utilisés

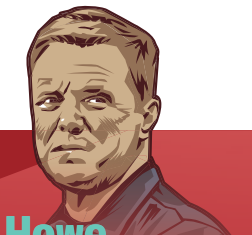
1.	Roberto Firmino	355 matches
2.	**Mohamed Salah**	**347**
3.	James Milner	323
4.	Trent Alexander-Arnold	308
5.	Jordan Henderson	304

Les meilleurs buteurs sous Klopp

1.	**Mohamed Salah**	**211** buts
2.	Sadio Mané	120
3.	Roberto Firmino	111

Les meilleurs passeurs sous Klopp

1.	**Mohamed Salah**	**87** passes décisives
2.	Trent Alexander-Arnold	79
3.	Roberto Firmino	71



Howe, sa victime préférée

Entraîneurs que Klopp a le plus battus avec Liverpool

1. **Eddie Howe** — **14** victoires en **16** matches *(Bournemouth et Newcastle)*
2. David Moyes — **11/14** *(Sunderland et West Ham)*
3. Sean Dyche — **10/15** *(Burnley et Everton)*

72 %
2019-2020
Championnat d'Angleterre, 1 Coupe du monde des clubs et 1 Supercoupe d'Europe
(57 matches, 41 victoires, 8 nuls, 8 défaites)

53 %
2020-2021
3e en Championnat, 0 titre
(53 matches, 28 victoires, 13 nuls, 12 défaites)

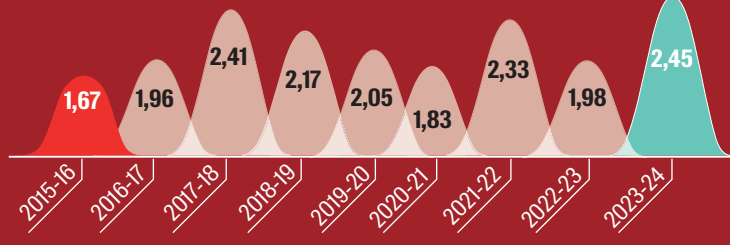
73 %
2021-2022
2e en Championnat, 1 FA Cup et 1 Coupe de la Ligue
(63 matches, 46 victoires, 13 nuls, 4 défaites)

50 %
2022-2023
5e en Championnat, 1 Community Shield
(52 matches, 26 victoires, 12 nuls, 14 défaites)

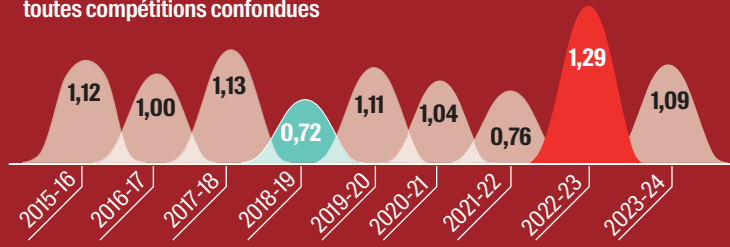
68 %
2023-2024
3e en Championnat, 1 Coupe de la Ligue
(56 matches, 38 victoires, 10 nuls, 8 défaites*)

Une dernière année prolifique

Moyenne de buts marqués par match, toutes compétitions confondues



Moyenne de buts encaissés par match, toutes compétitions confondues



Ancelotti, Guardiola et le Real, ses cauchemars

Entraîneurs contre lesquels il a le plus perdu avec Liverpool

1. **Carlo Ancelotti** — **6** défaites en **11** matches *(Naples, Everton et Real Madrid)*
2. Pep Guardiola — **6** défaites en **22** matches *(Manchester City)*
3. Mikel Arteta — **3** défaites en **14** matches *(Arsenal)*

Clubs contre lesquels il a le plus perdu avec Liverpool

1.	**Manchester City**	**6** défaites en **25** matches
2.	Real Madrid	**5** défaites en **6** matches
3.	Leicester	**5** défaites en **19** matches

Autoportrait

RASMUS HÖJLUND

"MON PÈRE VOULAIT QUE CRISTIANO RONALDO SOIT MON MODÈLE"

L'été dernier, le jeune international danois de 21 ans passait de l'Atalanta à Manchester United, l'ancien club de Ronaldo, contre 75 millions d'euros. Il raconte sa trajectoire, ce brutal changement de dimension et ce que cela implique de jouer pour une institution qui court après son lustre d'antan.

Par
Thymoté Pinon,
à Manchester (Angleterre)

Photos
Étienne Garnier/
L'Équipe

Autoportrait

Rasmus Höjlund, ici avec Jacob Bruun Larsen de Burnley, joue depuis cette saison à Man United, un club qu'il admirait étant plus jeune.

En une seule année à l'Atalanta Bergame, le Danois s'est fait remarquer sous les ordres de l'exigeant Gian Piero Gasperini.

Ma famille de footballeurs
"J'ai moins de talent que mes petits frères"

"L'arrière de la maison *(à Hörsholm, à 25 km au nord de Copenhague),* ce sont beaucoup de bons souvenirs. Je me rappelle de ces matches avec deux petits buts rapprochés comme s'ils avaient eu lieu hier et de mon père qui nous entraînait. On avait le sens de la compétition ! Je pense que mes petits frères *(deux jumeaux, Emil, attaquant, et Oscar, milieu de terrain, 19 ans, tous deux joueurs du FC Copenhague)* sont probablement nés avec plus de talent que moi. Mais j'ai franchi plein de paliers depuis le début de ma carrière, j'ai beaucoup travaillé. Et aujourd'hui, je suis là, à Manchester United. *(Il réfléchit.)* Au niveau psychologique, je suis donc peut-être le plus fort. En termes de talent, ils sont meilleurs que moi."

Mon admiration pour MU et Cristiano Ronaldo
"Le rouge et le diable attiraient mon regard"

"Pourquoi Man United ? Il y a plusieurs petites choses… Déjà, c'était le club qui gagnait tout quand j'étais petit, ils étaient partout. Et puis, il y avait Cristiano *(Ronaldo)* et Wayne Rooney. Ils m'ont toujours inspiré. Enfin, j'ai toujours trouvé ce logo cool… Le rouge et le diable attiraient mon regard. Bon, la vraie dernière chose, c'est l'influence de mon père. C'est lui qui m'a initié, incité. Notamment concernant Cristiano, il voulait que ce gars soit mon modèle. Il faut dire qu'il gagnait tout ici, qu'il a remporté le Ballon d'Or en 2008. Puissant, doué techniquement, il pouvait marquer, passer… Bref, tout faire. C'était comme une évidence : je voulais devenir comme lui, gagner des titres, le trophée de meilleur joueur du mois en Premier League…"

Mon tremplin, Sturm Graz
"Ils savent dénicher les bons profils"

"Ce club a vendu pas mal de bons buteurs ces derniers mois, n'est-ce pas ? *(Il se marre.)* Premièrement, je dois dire que Sturm Graz sait y faire en matière de recrutement. Ils savent parfaitement dénicher les bons profils : des jeunes qui courent vite et jouent au poste de numéro 9. Ensuite, il y a leur manière de jouer. Là-bas, ça se projette rapidement vers l'avant, on se procure donc facilement des occasions de but. Résultat, les offres ne mettent jamais très longtemps à arriver pour ceux qui marquent. Après, c'est un cercle vertueux : le club réinvestit l'argent des transferts sur les profils dont on vient de parler. Ils ont ainsi vendu Kelvin Yeboah *(au Genoa, contre 6,5 millions d'euros, le 8 janvier 2022),* ils m'ont ensuite pris moi. Et ils m'ont également vendu *(le 27 août 2022, à l'Atalanta Bergame, contre 20 millions d'euros),* ils ont recruté Emanuel Emegha *(vendu depuis à Strasbourg contre 13 millions d'euros).* Et ainsi de suite… Leur prochain buteur doit déjà être dans leurs tuyaux… C'est un modèle très simple, mais qui fonctionne."

"Contre Salzbourg, je me suis dit un truc du genre, à partir de maintenant, si je bosse dur, rien ne pourra m'arrêter !"

Imago/Panoramic

Rasmus Höjlund a découvert en Angleterre la pression de la Premier League. Il se sait encore perfectible.

Rasmus Höjlund
21 ans. Né le 4 février 2003, à Copenhague (Danemark). Attaquant. 1,91 m ; 79 kg. International danois (12 sélections, 7 buts).

Parcours
FC Copenhague (2017-janvier 2022), Sturm Graz (janvier 2022- août 2022), Atalanta Bergame (août 2022-août 2023), Manchester United (depuis août 2023).

Mon doublé le plus important
"Contre le RB Salzbourg, tout a basculé"

"Je pense que tout a basculé lors du match contre le RB Salzbourg *(le 30 juillet 2022, victoire 2-1 du Sturm Graz en Championnat, doublé de Höjlund).* Il y avait pas mal de buzz autour de leur équipe, beaucoup de bons joueurs comme Noah Okafor *(aujourd'hui à l'AC Milan)* ou Benjamin Sesko *(RB Leipzig).* Le club avait aussi vu passer Dominik Szoboszlai et Erling Haaland… Quelques jours avant notre match, ils avaient battu Liverpool en amical. C'était encore l'été, le mercato. Il y avait de nombreux recruteurs en tribunes. Des recruteurs qui travaillaient pour de gros clubs… Je me suis dit : « OK, allons-y ! » Ce jour-là, j'ai vraiment très bien joué, sûrement mieux que tous les autres. Là, je me suis dit : « Si je suis capable de ça, pourquoi Man U, le Real ou Barcelone s'intéresseraient moins à moi qu'à eux ? » J'ai eu un déclic. Ce n'est pas que je n'avais pas confiance en moi mais ce match a été un nouveau grand pas en avant. Un truc du genre : à partir de maintenant, si je bosse dur, rien ne pourra m'arrêter !"

"Ce que je peux encore améliorer ? Ma capacité à être solide dos au but, mon jeu de tête, mon pied droit, la façon de presser intelligemment"

Mon année avec Gian Piero Gasperini
"Il fulminait, il ne me lâchait pas"

"Je l'ai eu une petite année, entre 2022 et 2023, à l'Atalanta. C'est un coach… spécial. Il est dur, très dur. Il peut même être très agressif. *(Il sourit.)* Mais, en termes de connaissance du football, de développement des jeunes joueurs, c'est probablement le meilleur. Il m'a appris à mieux penser le foot. Avec lui, c'était : « Comment je peux utiliser ma vitesse ou ma puissance pour faire mal ? Quand est-ce que je dois déclencher mes appels ? » Ce sont plein de petits détails mais ça compte tellement… Ce sont des choses auxquelles tu penses, faire un premier « faux » appel pour perturber le défenseur, par exemple, mais que tu ne fais pas forcément car ce n'est pas exactement ce que tu préfères, ce qui paye immédiatement. Et, quand je ne faisais pas ces petites choses, je peux vous dire qu'il fulminait, il ne me lâchait pas. Il était sur mes côtes."

Ma conception du talent
"C'est en travaillant beaucoup que tu deviens un tueur"

"Petit, je marquais déjà beaucoup de buts, j'en ai toujours marqué. Mais c'est en travaillant beaucoup que tu deviens un tueur, en répétant les gammes. Pied droit, pied gauche, reprises de volée, positionnement des épaules. *(Il mime, puis répète.)* Et puis, en grandissant, tu deviens aussi bien meilleur en dehors du terrain. Ici, à Manchester, c'est ce qu'il s'est passé. Mon approche du métier s'est professionnalisée. J'ai appris une chose : il faut être très frais le jour du match. Je connais mon niveau, je sais que je peux très bien jouer. Mais si je récupère mal, avec les matches tous les trois jours qu'on a ici, c'est •••

Fabrizio Andrea Bertani/Pacific Press/ZUMA/Panoramic

Autoportrait

••• compliqué… Ce que je peux encore améliorer ? Je dirais quatre choses : ma capacité à être solide dos au but, mon jeu de tête, mon pied faible *(le droit)*, la façon de presser intelligemment."

Ma vision du buteur

"Si on gagne et que je ne marque pas, je suis content"

"Je vais faire simple : ma vision, c'est gagner des matches de football ! Si on gagne et que je ne marque pas, je suis content. Je veux marquer, bien sûr, c'est mon job mais ce qui compte, c'est d'aider l'équipe. Mais je continue d'apprendre, hein. Notamment lorsque ça va moins bien. Parce que quand tu es bien, c'est facile : tu restes là-haut, près de la surface de réparation, tu attends, tu vas avoir un ballon et… boum, *(il claque des doigts),* but. Quand tu es un peu dans le dur ou que tu reviens de blessure, tu vas avoir tendance à vouloir décrocher, toucher des ballons plus bas, te rassurer. Et puis voilà, quand tu es jeune, tu as faim, tu as envie de croquer dans le ballon. *(Il se marre et imite un rugissement.)* On revient souvent sur cette notion mais c'est réel : il faut trouver l'équilibre."

Mes débuts avec United

"Tu dois rester à ta place"

"Je crois que j'ai vraiment réalisé tout ça lors du premier match de Ligue des champions, à Munich *(le 20 septembre 2023, défaite 4-3 d'United, un but pour Höjlund).* L'Allianz Arena, la petite musique, le Bayern, l'historique entre les deux formations, le nombre de C1 dans l'histoire de ces deux clubs *(neuf au total, six pour le Bayern, trois pour MU)…* Mais bon, il faut vite redescendre, essayer de bien jouer. Là encore, tout est question d'équilibre. Tu dois trouver ta place mais aussi… rester à ta place. Dans le vestiaire ou sur le terrain,

"Manchester United est si imposant, la Premier League si énorme. Les gens sont plus focalisés sur toi"

En équipe nationale, ici contre la France le 25 septembre 2022, l'attaquant danois a confirmé ses talents de finisseur avec 7 buts en 12 capes, tous inscrits lors des éliminatoires de l'Euro 2024.

Stéphane Mantey/L'Équipe

c'est toujours la même chose : il faut rester calme. C'est un équilibre entre beaucoup de courses, beaucoup d'énergie, d'agressivité et beaucoup de tranquillité, de froideur dans la surface adverse, pour saisir tes occasions. Ce qui te permet de marquer, c'est ça : trouver ton équilibre."

Ma manière de gérer la pression
"Au début, c'était dur"

"Manchester United est si imposant, la Premier League est si énorme… Les gens sont forcément plus focalisés sur toi qu'avant. Ça a été dur, au début *(il a dû attendre son quinzième match, à Noël, pour marquer son premier but en Championnat).* Maintenant, je suis beaucoup plus calme, je ne me préoccupe plus trop de ce qui se dit. Je sais que je suis un bon joueur et que si je me procure des occasions, je vais marquer beaucoup de buts *(14 buts et 2 passes décisives en 40 matches, toutes compétitions confondues, cette saison en club).* J'écoute les conseils des uns et des autres, aussi. Le football te permet d'apprendre des langues, de rencontrer des gens, d'échanger. Au fil de ta carrière, tu t'inspires. Au Danemark, par exemple, il y avait Nicklas Bendtner *(attaquant à la retraite, passé par Arsenal et la Juventus Turin).* Il a montré la voie en étant performant en Premier League, en faisant de belles saisons. Ici, j'ai aussi croisé Robin van Persie. Il a passé une semaine avec nous. On a discuté de son vécu, de son expérience. Bon, je suis plutôt Cristiano *(rires)* mais c'était cool, il a fait de grandes choses pour le club. À côté de tout ça, il y aura toujours ma famille. Ils sont très importants."

"Tout le monde me dit que c'est un truc de fou de jouer un Euro avec son pays. Je suis tellement excité !"

Mon "grand frère" Christian Eriksen
"C'est un gentleman"

"Depuis mon arrivée, Christian Eriksen m'a beaucoup aidé. Est-ce qu'il est comme mon grand frère ? Je dirais un « très grand frère » alors car il a déjà des enfants et tout ça. *(Rires.)* Au départ, il m'a présenté l'effectif, il a fait le lien. Ensuite, il m'a expliqué qui était chargé de quoi au sein du staff, il m'a parlé de ce que ça signifiait en termes d'attentes d'évoluer pour un aussi gros club que Manchester United, où il fallait s'installer, comment il fallait se comporter, etc. C'est un gentleman. *(On le relance sur la sélection et l'Euro à venir en Allemagne, où ils devraient évoluer ensemble avec le Danemark contre la Slovénie, la Serbie et l'Angleterre.)* C'est quelque chose de si grand… Il faut que je sois sélectionné, déjà… *(Il sourit.)* En 2022, j'avais déjà failli faire la Coupe du monde au Qatar. J'étais déçu car je savais que ce n'était pas passé loin. Ici, tout le monde me dit que c'est un truc de fou de jouer un tournoi avec l'équipe de son pays. Quand tu es plus vieux, peut-être que tu te dis que ça représente beaucoup de matches, que des vacances feraient du bien. À mon âge, tu as trop hâte. Je suis tellement excité !" ⬢ T. P.

大阪最大級
古着屋
ヴィンテージ
2F
原宿2号店
LUNA EARTH

Après la passion d'Istanbul, l'international français apprécie le quasi-anonymat dont il jouit dans les rues de Tokyo.

GOMIS SOLEIL COUCHANT

Dix ans après avoir quitté la L1, Bafétimbi Gomis termine son long voyage à travers l'Asie, après avoir été adulé à Istanbul et Riyad. *France Football* l'a retrouvé dans sa nouvelle vie au Japon où il s'apprête à tourner la page d'une carrière intense.

Par
Mathieu Rocher,
à Tokyo (Japon)

Photos
Ken Miyajima/L'Équipe

Tokyo, à la sortie de la gare de Shibuya, le quartier le plus animé de la ville. Le feu piéton est rouge et des milliers de passants s'amassent au bord du trottoir. Parmi eux, Bafétimbi Gomis. Au vert, la foule s'engage d'un pas décidé, l'international français avec. Mais au milieu du carrefour emblématique de la ville, où se croisent plus de deux millions de piétons chaque jour, un supporter du Kawasaki Frontale le repère et lui demande un selfie.

Bafé s'y plie avec plaisir et admet : "En Turquie, c'était impossible à faire, mais ici, je suis encore peu connu, j'en profite pour me promener comme n'importe qui." À voir. Car le quasi-anonymat du joueur de 38 ans est rapidement pris en défaut. À Takeshita dori, la rue la plus fluo de Tokyo, où l'on croise des looks très colorés, des chaussettes aux perruques, le mètre 86 de l'attaquant dépasse d'une tête tous les passants.

Le Japon, un choix familial et réfléchi

Rapidement repéré, il est interpellé de façon tonitruante par le vendeur du seul restaurant de kebabs des alentours. Sans hésiter, le goleador aux 51 buts pour Galatasaray embraye en turc. Le résumé d'une carrière de globe-trotter où il aura laissé des bons souvenirs partout où il est passé. D'ailleurs, on avait un salut chaleureux à lui transmettre de la part d'Éric Di Meco, encore charmé par son passage à l'Olympique de Marseille. C'était il y a huit ans et à 10 000 km.

Pour Bafétimbi Gomis, ce projet japonais a peut-être germé en 2019, lors la finale de la Ligue de champions asiatique entre Al-Hilal et les Urawa Red Diamonds, le club de la ville de Saitama. Lors du match retour, l'avant-centre plante le •••

••• dernier but du club saoudien dans le temps additionnel, pensant glacer les 58 000 spectateurs. "Mais l'ambiance était extraordinaire et je me suis dit : « C'est un pays de football. » Ça concrétisait aussi l'impression que j'avais eue lors de la semaine de préparation où j'avais un peu découvert la culture. Un pays aussi riche, je voulais le faire vivre à ma famille."

Conseillé par Wenger, Antonetti et Sakai

MVP de la compétition et meilleur buteur (11 réalisations en tout), Gomis s'inscrit dans la mémoire des clubs locaux. Jusqu'à ce que le Kawasaki Frontale, le club de la banlieue sud-ouest de Tokyo, fasse part de son intérêt à l'été 2023. "Bafé" discute avec ses représentants de l'agence Wasserman, et prend également des renseignements auprès de ceux qui l'ont précédé dans l'archipel nippon. D'Arsène Wenger (Nagoya Grampus Eight de 1995 à 1996) à Frédéric Antonetti (Gamba Osaka, saison 1998-1999), en passant par Damien Comolli (qui avait suivi Wenger à Nagoya pour entraîner les U18) et son ex-coéquipier marseillais, le latéral Hiroki Sakai, tous le confortent dans cette idée.

Malgré d'autres propositions venues du continent asiatique et du Moyen-Orient, va pour le Japon. "J'ai choisi cette destination car mes enfants allaient beaucoup apprendre. Et moi avec eux. C'est un choix moins égoïste, un peu comme ce qu'a fait Hugo Lloris en partant à Los Angeles (LAFC)." Ainsi, pour passer plus de temps avec les siens, Bafétimbi a délaissé coach personnel, kiné et diététicien.

Arrivé en août dernier, Gomis a déjà pris quelques habitudes. Il nous attend au 48e étage de l'hôtel *Park Hyatt,* son lieu fétiche pour ses rendez-vous. À 200 mètres de hauteur, le restaurant offre une vue dégagée sur Shinjuku, un autre quartier central, et sur le gratte-ciel en verre où s'est établie la famille Gomis. Alors qu'il nous cueille après douze heures de vol et huit heures de décalage horaire, "Bafé" commande un thé au gingembre avec du miel. Le soin idéal pour la gorge. Prévenant et loquace, le joueur se prête avec gourmandise à la narration de ses

"Je me balade en voiture dans Tokyo et je découvre toujours des coins inattendus"

aventures nippones. "Déjà, Tokyo est une ville magnifique. Quand je peux, je prends la voiture pour me balader et je découvre toujours des coins inattendus."

Fan d'*Olive et Tom*

Même si le joueur a déjà conduit à gauche lors de son aventure au pays de Galles, à Swansea, le maillage d'autoroutes urbaines et de rues sans nom au Japon ne se laisse pas dompter si facilement. Mais tout lui semble être un immense terrain de jeu. Au même moment, sa femme l'appelle avec les enfants, joyeusement perdus dans une immense librairie manga. Bien décidé à en profiter à fond, "Bafé" nous demande toutes nos bonnes adresses et nos contacts, notamment celui de Yoichi Takahashi, le créateur de *Captain Tsubasa* (*Olive et Tom*), dont il est fan.

Côté pré, les débuts ont été plus compliqués. Le joueur n'esquive pas et avance une raison : le calendrier de la J-League, le Championnat japonais, est décalé par rapport aux autres compétitions qu'il a fréquentées. En plein été, alors qu'il venait de terminer sa saison avec Galatasaray, il a débarqué dans une Ligue qui battait son plein. Pas dans le rythme, il n'a pas marqué et est sorti du onze. Pis, le Kawasaki Fron-

Arrivé en août 2023, "Bafé" a déjà ses repaires : le sanctuaire Meiji-jingu, l'hôtel Park Hyatt, son lieu fétiche pour ses rendez-vous, qui offre une vue dégagée sur le quartier de Shinjuku, où s'est établie la famille Gomis.

Bafétimbi Gomis
38 ans. Né le 6 août 1985, à La Seyne-sur-Mer (Var). Attaquant 1,86 m ; 77 kg. International français (12 sélections, 3 buts).

Parcours
Saint-Étienne (2002-2009), Troyes (janvier-juin 2005), Lyon (2009-2014), Swansea (GAL/ANG, 2014-2016), Marseille (2016-2017), Galatasaray (TUR, 2017-2018 et février 2022- août 2023), Al-Hilal (ARS, 2018-février 2022), Kawasaki Frontale (JAP, depuis août 2023).

Palmarès
Ligue des champions asiatique 2019 et 2021 ; Championnat de Turquie 2018 et 2023 ; Championnat d'Arabie saoudite 2020 et 2021 ; Championnat de Ligue 2 2004 ; Coupe de France 2012 ; Coupe du Japon 2023.

"Je n'ai pas encore apporté ce que je peux apporter. Je voulais sortir de ma zone de confort, j'ai été servi"

tale, club phare de la J-League avec ses quatre titres, tous glanés depuis 2017, était englué dans un ventre mou absolument pas en phase avec ses standards.

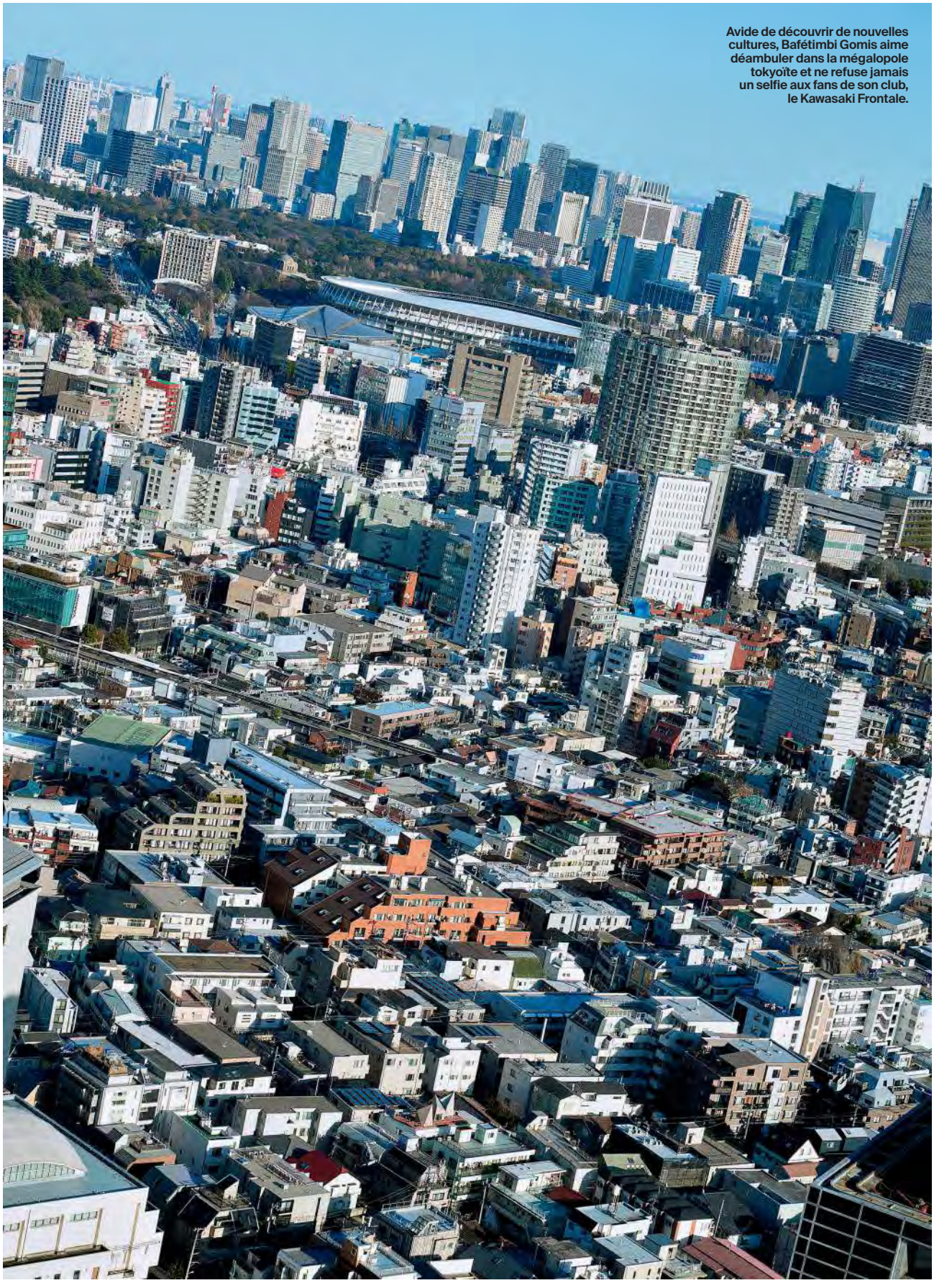
La saison s'est mieux finie avec un trophée remporté : une Coupe du Japon. À l'heure du premier bilan, l'attaquant combine sagesse et humilité : "Je suis venu pour apprendre de cette Ligue. On me demande de presser d'une façon totalement différente, de jouer dans d'autres espaces… Je dois m'adapter. J'ai toujours eu du temps de jeu et un statut. Là, je n'ai pas encore apporté ce que je peux apporter. Je voulais sortir de ma zone de confort, j'ai été servi", dit-il dans un sourire. Chez les Dauphins (le surnom des joueurs de Kawasaki), "Bafé" a enfin pu sortir sa célébration de panthère lors de son triplé contre le Hokkaido Console Sapporo (3-0), le 11 mai, mais il jouait très peu depuis fin février.

Pas de quoi remettre en cause ce nouveau départ. "Je ne marque pas comme avant, mais je sais que je sortirai grandi de cette expérience. Ça va m'aider pour ma vie d'après." Et Gomis y met du sien. S'il bénéficie d'un interprète, il apprend le japonais pour communiquer avec ses coéquipiers. "Les cultures que j'ai croisées avant étaient plus proches de mon origine sénégalaise. Là, il faut être patient. On se trouvera mieux sur le terrain si on se comprend." Pour rester motivé, il se souvient d'avoir déjà partagé le vestiaire avec Yuto Nagatomo à Istanbul ou Hiroki Sakai à Marseille, notamment quand il était capitaine. "Quand tu dois assumer un rôle de leader, tu te rends compte que les joueurs japonais ne posent aucun problème. Tu peux partir à la guerre avec eux. Et puis, ils sont ponctuels et respectueux. Dans un groupe, c'est génial."

Une J-League intense mais invisible

Dans son contrat, entre les lignes, "Bafé" doit marquer, bien sûr, mais aussi transmettre son savoir-faire aux autres attaquants : "Ce nouveau rôle me permet de tuer cet ego qui grossit à mesure que tu marques et qu'on te met sur un piédestal. Au Japon, tout le monde est sur un pied d'égalité." Dans le vestiaire, le numéro 18 distille ainsi ses conseils à de jeunes joueurs dont beaucoup rêvent d'épouser une carrière en Europe. Une fonction qui lui rappelle de bons souvenirs : "À Sainté, au début de ma carrière, j'ai eu Hérita Ilunga, Jérémie Janot, Papus Camara, Vincent Hognon… qui m'ont beaucoup aidé. Maintenant, c'est mon tour." Carré de chlorophylle, le sanctuaire Meiji-jingu permet de s'aérer au centre de la capitale nipponne. On l'arpente avec "Bafé" et la marche lui fait analyser les particularités du jeu domestique et les qualités des joueurs japonais : "Ils possèdent une bonne technique, sont très vifs, avec un centre de gravité très bas. Et ça va à deux mille à l'heure. Ils progressent et l'équipe nationale est déjà d'un très bon niveau."

Observateur attentif, il pointe aussi certaines limites : "La J-League manque de visibilité et peut-être qu'il lui faudrait davantage de joueurs et de coaches étrangers pour proposer différents registres et pas que de l'intensité. Dans les Championnats européens, il y a une gestion des temps forts et des temps faibles. Ici, c'est toujours à fond, même quand tu •••



Avide de découvrir de nouvelles cultures, Bafétimbi Gomis aime déambuler dans la mégalopole tokyoïte et ne refuse jamais un selfie aux fans de son club, le Kawasaki Frontale.

“À la fin des rencontres, tu vas saluer tout le monde, même les supporters et l’équipe adverses, pour les remercier du match”

●●● mènes 1-0.” Avant de se reprendre : “Notre entraîneur, M. Toru Oniki, je le mets à part. Il connaît cette Ligue et il sait la gagner.” Effectivement, Oniki détient le record de titres, les quatre Championnats dont peut s’enorgueillir le club de Kawasaki, c’est à lui qu’il le doit (2017, 2018, 2020 et 2021).

Autre spécificité liée à la culture nipponne, le joueur apprécie une relation saine avec les supporters qui donnent sans épargner leurs cordes vocales et reçoivent beaucoup de respect en retour de la part des joueurs, notamment au stade de Todoroki de Kawasaki, dont les 27 000 fans sont connus pour leur ferveur. “À la fin des rencontres, tu vas saluer tout le monde, même les supporters et l’équipe adverses, pour les remercier du match. C’est très enrichissant. En Europe, tout est basé sur la compétition, il faut tuer celui d’en face et les noms d’oiseaux volent. Ici, non. Et ça n’empêche en rien les duels et la combativité.”

Une future carrière de dirigeant ?

Retour à Shibuya où on l’accompagne pour une petite séance de shopping durant laquelle il se réapprovisionne en t-shirts. Un goût de la sape qu’il partage notamment avec David Bellion, l’ancien attaquant de Manchester United et des Girondins de Bordeaux, qui a investi dans le business de la mode et se rend souvent à Tokyo. Alors que Kawasaki sera son dernier contrat (celui-ci s’arrête fin 2024), on sonde “Bafé” sur la suite.

Le joueur a commencé à prendre des cours de management en suivant un programme de l’UEFA. N’excluant rien, il se voit dans l’organigramme ou la direction sportive d’un club. Toujours passionné, il passe aussi du temps à regarder les entraînements des équipes des catégories de jeunes de Kawasaki.

Viendra alors le moment du retour. “J’ai quitté ma famille à l’âge de 13 ans et je ne suis jamais rentré. Je veux aussi passer du temps avec mes parents, qui vieillissent, pour qu’ils profitent de mes enfants.” Se retournant sur sa carrière, il scanne : “En tant que footballeur, quand arrive la fin, il faut plutôt voir la bouteille à moitié pleine qu’à moitié vide. Au-delà de la passion du football, les voyages, c’est très important. Avec notre métier, on a de la chance de pouvoir explorer d’autres pays et cultures. Il ne faut pas se priver.”

Même si les joueurs effectuant leur carrière dans un seul club sont beaucoup moins fréquents, Bafétimbi Gomis soutient : “Je tire mon chapeau à ces joueurs fidèles, mais je pense qu’ils ratent quelque chose en ne tentant pas une expérience à l’étranger. Il y a tellement de choses à découvrir en dehors du terrain. On a pleuré à chaque fois qu’on changeait de destination et à chaque fois qu’on en partait.” Nouvelles larmes prévues en décembre prochain, après la dernière journée de J-League. ⬢ M. R.

Au tableau !

FICHE DE MATCH
AU COUP D'ENVOI

BRÉSIL-ALLEMAGNE : 1-7
DEMI-FINALE DE LA COUPE DU MONDE 2014

Philipp Lahm "COUP D'ENVOI, BUT, COUP D'ENVOI, BUT..."

Devant un public devasté par la tristesse, l'Allemagne détruit le Brésil en demi-finales de sa Coupe du monde. Dix ans après, le capitaine de la Nationalmannschaft, auteur de deux passes décisives, revient en détail sur ce match mythique au scénario inimaginable. Par Olivier Bossard, à Munich (Allemagne). Photos Léo Aupetit/L'Équipe

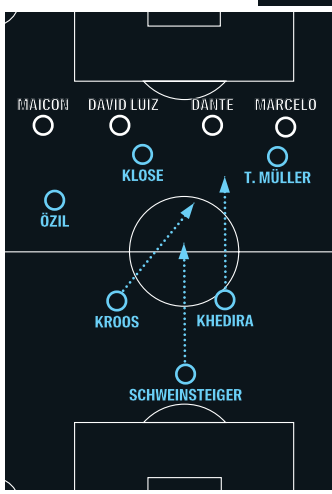
L'APPROCHE DU MATCH
"SEULS FACE À UNE PLAGE DÉSERTE"

"On logeait dans un camp de base assez insolite appelé *Campo Bahia (un complexe hôtelier que la délégation allemande avait fait construire dans le village de Santo André)*. Il était loin de tout, à une heure trente du premier aéroport notamment. Il fallait même faire vingt minutes de ferry pour l'atteindre, mais l'atmosphère qui y régnait était incroyable. On était tout seuls, l'endroit était isolé, face à une plage déserte magnifique. C'était parfait pour créer un esprit d'équipe. Il y avait six villas qui regroupaient chacune six joueurs. Chaque jour, on se réunissait autour de la piscine, du bar central, pour jouer aux cartes, discuter, avec les joueurs, le staff. C'était génial. On était un gros noyau de joueurs à se côtoyer depuis plusieurs années. L'équipe grandissait ensemble. On avait fait demi-finales en 2006 et 2010, finale en 2008 et demi-finales en 2012 *(à l'Euro).* On avait une histoire commune, on s'entendait très bien et on avait envie d'aller enfin chercher un titre tous ensemble.

Ça passait par ce match énorme. On affrontait le pays du football en demi-finales de sa Coupe du monde. On ne peut pas rêver mieux quand on est footballeur. C'est pour ce genre de match qu'on fait ce sport. C'était la dernière compétition pour certains, dont moi. C'était intense, je profitais de chaque moment. On venait de battre l'équipe de France en quarts *(1-0, but de Hummels)* et le moral était très haut. On se disait qu'on pouvait battre n'importe qui, même si on savait aussi qu'aucune équipe européenne n'avait gagné de trophée sur ce continent. On était prêts à y aller, on avait hâte. C'était une semaine forcément spéciale, mais on n'a rien changé à notre routine. La routine vous rassure, vous sécurise. On a donc préparé ce match comme tous les autres. La pression était énorme, mais elle était encore plus forte du côté du Brésil."

La Nationalmannschaft enchaîne les bons résultats dans les compétitions internationales depuis plusieurs années : le groupe se connaît bien et se sent impliqué pour aller chercher ce titre mondial.

Stéphane Mantey/L'Équipe

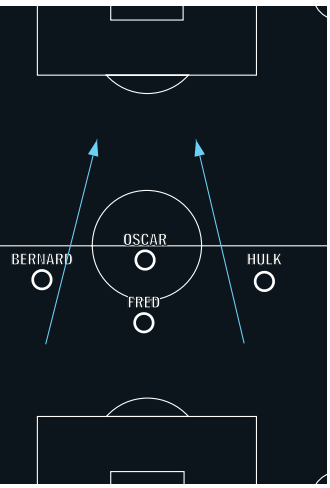


Les milieux allemands récupèrent vite le ballon et se projettent vers la défense brésilienne, plus précisément sur Dante, titulaire pour ce match à la place du taulier Thiago Silva, suspendu.

LE PLAN DE JEU
"ALLER PRESSER SUR DANTE"

"Neymar s'était blessé un peu plus tôt dans la compétition. D'un côté, c'était une chance pour nous. De l'autre, vous voulez toujours jouer contre les meilleurs joueurs du monde. Et il est impossible de se réjouir de la blessure d'un adversaire. Thiago Silva, suspendu, était aussi absent. On parle ici de deux des joueurs les plus importants du Brésil. Et pourtant, on ne les a pas évoqués de la semaine. Ils n'étaient même pas des sujets pour nous. Mais le Brésil a toujours eu des individualités très fortes. Pour nous, défenseurs, on ne voulait pas faire de un contre un face à leur puissance offensive. C'était impossible. De mon côté, j'avais Hulk, un gars costaud, rapide. On devait défendre tous ensemble. On avait ensuite •••

Au tableau !



En "sautant" les quatre offensifs de la Seleçao, les joueurs allemands se projettent vite dans le camp adverse, mettant ainsi la pression sur les défenseurs brésiliens.

••• remarqué que si on parvenait à vite récupérer le ballon pour sauter les quatre offensifs, il y avait beaucoup d'espaces jusqu'à leur ligne défensive. On voulait insister là-dessus. Et on avait le meilleur milieu de terrain possible pour faire ça et jouer les transitions. On avait clairement ciblé leur ligne défensive. Dante, qu'on connaissait bien pour l'avoir vu au Bayern Munich, allait jouer ce match, en remplacement de Thiago Silva. Vous imaginez à quel point c'est dur de sortir du banc pour jouer une demi-finale de Coupe du monde dans votre pays ? On avait donc la consigne d'aller presser sur lui si l'occasion se présentait. On est arrivés en connaissant par cœur ce Brésil. On avait fait de la vidéo toute la semaine. Chacun connaissait son adversaire direct. J'avais tout étudié de Hulk. Les Brésiliens étaient chez eux. On savait qu'ils allaient vouloir vite attaquer pour marquer. Mais on avait une équipe qui défendait ensemble. Personne n'était avare d'efforts, tout le monde était impliqué, y compris les attaquants."

LA PREMIÈRE PÉRIODE
"LES SIX MINUTES LES PLUS FOLLES DE MA CARRIÈRE"

"Dès notre entrée sur le terrain, les sensations sont immenses. Vous voyez ce public, ce stade plein, c'était incroyable. À côté, je vois les Brésiliens entrer en se tenant la main avec un tee-shirt de Neymar. Il y avait beaucoup d'émotion, beaucoup de nervosité et une grosse pression sur leurs épaules. De notre côté, on était très concentrés et prêts à relever le défi. Comme prévu, ils ont vite attaqué pour nous mettre sous pression. Mais on a réussi à marquer par Thomas *(Müller)* dès la 11e minute. On avait mis plein de choses en place pour finalement marquer sur un corner où Thomas est libre de tout marquage. C'était parfait pour nous. Ils allaient devoir presser encore plus et donc nous laisser plus d'espaces.

Et puis arrivent les six minutes les plus folles de ma carrière. On arrive à marquer quatre buts au Brésil *(23e, 24e, 26e, 29e)*. Dans leur stade. Vous imaginez ? On ne pouvait même pas comprendre ce qui était en train de se passer. On avait l'impression de faire coup d'envoi, but, coup d'envoi, but... On était en feu, c'était dingue. À ce moment-là, il n'y a même plus de plan tactique, c'est juste fou. On sentait les Brésiliens complètement perdus. Ils enchaînaient les erreurs. Ce qui leur a manqué à ce moment-là, c'est du leadership. Thiago Silva n'était pas là pour remplir ce rôle, on sentait qu'ils ne savaient pas quoi faire pour réagir. Au bout de trente minutes, on menait 5-0. Les minutes passaient et le stade devenait de plus en plus silencieux, on voyait des gens pleurer. Je savais qu'on avait une grosse équipe, mais je n'aurais jamais imaginé ce scénario. C'est la mi-temps la plus incroyable de toute ma carrière."

LA MI-TEMPS
"QUE ÇA NE SE TRANSFORME PAS EN CIRQUE"

"Quand je rentre dans le vestiaire, je vois tous mes coéquipiers en train de sourire. On se disait : « Waouh ! qu'est-ce qui vient de se passer ? » Mais on reste très calmes. Il n'y a pas d'euphorie. À ce moment-là, je repense à un match qu'on a joué pendant les qualifs

Placé à la pointe de l'attaque, Miroslav Klose, ici à la lutte avec Luiz Gustavo, fait du bien au bloc allemand dans un rôle de point de fixation. Auteur du deuxième but de son équipe, l'avant-centre de la Lazio en profite pour battre le record du nombre de buts en Coupe du monde (16).

Thomas Müller, ici face à Marcelo, se met rapidement en évidence en ouvrant le score dès la 11e minute.

Toni Kroos décoche une frappe limpide du gauche à l'entrée de la surface, sous les yeux de Miroslav Klose, qui finit au fond des filets de Julio César : l'Allemagne mène déjà 3-0 dans cette demi-finale après seulement vingt-quatre minutes de jeu.

Stéphane Mantey/L'Équipe - Sébastien Boué/L'Équipe

pour ce Mondial. On affrontait la Suède à Berlin *(en 2012)*. À la mi-temps, on mène 3-0, puis, dès la reprise de la seconde période, on marque pour mener 4-0. Au final, on fait match nul 4-4, après trente dernières minutes affreuses. On doit donc rester concentrés. Si on se prend un but rapidement, tout peut arriver. Je dis juste à mes coéquipiers de continuer à faire ce qu'ils savent faire. On ne doit pas commencer à tenter des dribbles, à s'enflammer, pour que ça ne se transforme pas en cirque. On devait respecter le Brésil. C'est aussi ce que nous dit le coach *(Joachim Löw)*. Il nous félicite pour notre performance, mais nous demande de faire attention aux premières minutes de jeu. Tout peut basculer dans ce laps de temps, même l'ambiance peut se retourner.

On savait qu'ils allaient réattaquer fort dès le début. Donc, si on arrivait à tenir les dix premières minutes, c'était bon. On devait continuer à jouer pareil, même si ce n'est pas évident de rester aussi focus quand tu as cinq buts d'avance. Mais on savait aussi qu'on avait un banc costaud, avec des joueurs capables de faire basculer des matches. Au moment de retourner sur la pelouse, je me dis dans ma tête qu'on ne peut pas perdre. Notre première mi-temps avait été trop parfaite."

Philipp Lahm se souvient qu'au fil des "minutes, le stade devenait de plus en plus silencieux et les gens pleuraient".

LA SECONDE PÉRIODE
"MANU NEUER NOUS HURLE DESSUS"

"Quand l'arbitre siffle le début de la seconde période, l'atmosphère du stade a changé. On est passé de la tristesse à « Allez, on y va, on pousse et on donne tout ». Il y avait, à nouveau, de l'espoir chez les Brésiliens. De notre côté, on est calmes, on applique •••

Au tableau !

Dix ans après ce sacre en Coupe du monde, les gens parlent encore à Philipp Lahm de cette folle demi-finale.

••• ce qu'on a dit, personne ne tente rien de fou. Chacun sait ce qu'il a à faire. Comme prévu, le Brésil tente tout pour revenir, mais on tient et la délivrance vient de notre banc. André Schürrle entre et marque deux buts en dix minutes. On avait perdu en 2006, pendant notre Coupe du monde, face aux Italiens (0-2 a.p.). On sait ce que sont en train de vivre les Brésiliens. C'est très douloureux. Sauf que là, le score est très lourd. À partir du sixième but, tu ne célèbres plus de la même façon. On était un peu embarrassés pour eux. Donc, tu vas voir ton collègue, tu lui mets une tape dans le dos, tu le félicites et tu vas te replacer. Pas besoin d'en rajouter.

Avec sept buts d'avance à dix minutes de la fin, tu ne joues plus pareil, tu ne fais plus autant d'efforts qu'au début. Le rythme était retombé. Mais les Brésiliens sont parvenus à marquer à la dernière minute. Tu n'aimes jamais encaisser un but, mais là, ça n'était pas trop grave. Du moins, c'est ce que je pensais. Au moment de me retourner vers mon camp, je vois Manu *(Neuer)* nous hurler dessus. *(Il éclate de rire.)* Ça ne lui avait pas du tout plu. Quand l'arbitre siffle la fin du match, on ne célèbre pas trop. On va voir les Brésiliens pour leur serrer la main et leur montrer tout le respect qu'on a pour eux. On ne peut pas imaginer ce qu'ils ressentent à ce moment-là."

CE QU'IL RESTE DU MATCH
"ON ME PARLE PLUS DE CE MATCH QUE DE LA FINALE"

"Je rentre au vestiaire avec mon maillot sur le dos. Personne ne me l'a demandé. *(Rire.)* À ce moment-là, on ne se rend pas encore compte qu'on est entrés dans l'histoire du football. Par contre, on

Les Brésiliens sont allés très souvent récupérer le ballon au fond des filets dans une partie qui a viré très tôt au cauchemar pour tout un peuple.

Stéphane Mantey/L'Équipe

FICHE DE MATCH
AU COUP DE SIFFLET FINAL

sait que Miroslav *(Klose)* a battu le record du nombre de buts dans l'histoire de la Coupe du monde *(16)*. La presse en avait beaucoup parlé. Une fois la porte fermée, on a célébré cette victoire. À notre retour à l'hôtel, le personnel brésilien nous a félicités et nous a demandés de faire le même match contre l'Argentine. On s'est retrouvés autour de la piscine pour prendre un verre, mais on est vite redescendus sur terre. Ça n'était que la demi-finale. On avait encore une finale à jouer. C'est fou d'ailleurs, les gens nous parlent plus de cette rencontre que de la finale *(1-0)*. Aujourd'hui encore, il m'arrive de croiser des personnes qui me disent : « Bravo pour le match contre le Brésil. » Alors qu'on a gagné la Coupe du monde… Après, c'est vrai que c'était fou. Je n'oublierai jamais les six minutes de la première période. C'est l'une des choses les plus dingues que j'ai vécues dans ma carrière. On a prévu de tous se revoir bientôt pour fêter les dix ans de notre victoire. Pas celle contre le Brésil, mais celle en Coupe du monde. *(Rire.)*" ⬢ O. B.

LES STATS

BRÉSIL		ALLEMAGNE
47 %	POSSESSION	53 %
18	TIRS	14
13	TIRS CADRÉS	12
7	CORNERS	5
1	CARTONS JAUNES	0
11	FAUTES COMMISES	13

LES BUTS

0-1 Müller (11e, passe de Kroos).
0-2 Klose (23e).
0-3 Kroos (24e, passe de Lahm).
0-4 Kroos (26e, passe de Khedira).
0-5 Khedira (29e, passe d'Özil).
0-6 Schürrle (69e, passe de Lahm).
0-7 Schürrle (79e, passe de Müller).
1-7 Oscar (90e, passe de Marcelo).

Les Allemands savourent leur succès au stade Mineirao : cette rencontre est entrée dans la légende du football.

LE QUIZ DE PHILIPP : 0/7

"Quelle était la nationalité de l'arbitre ?
Je ne sais pas. Je ne me souviens même pas de son nom… Mais c'est bon signe, cela veut dire qu'il a été bon. (Marco Rodriguez. Un Mexicain.) **0/1**

Qui était le capitaine du côté des Brésiliens en l'absence de Thiago Silva ?
Est-ce que ça n'était pas le gardien Julio César ? (**Faux.** David Luiz.) J'aurais quand même dû m'en souvenir. **0/2**

Dans quelle ville s'est déroulée cette demi-finale ?
(Il réfléchit.) La finale était au Maracana et celui-là à… Je ne sais plus. (Belo Horizonte.) **0/3**

Quel était le jour exact de ce match ?
Le 9 juillet ? (**Faux.** Le 8 juillet.) Mais non, ce n'est pas possible ! *(Rire.)* Il faut que je trouve une bonne réponse **0/4**

Qui était le plus jeune titulaire côté allemand ?
Attendez… Je vais l'avoir. Thomas Müller ? (**Faux.** Toni Kroos, 24 ans à l'époque, plus jeune que Thomas Müller de quatre mois.) **0/5**

Combien l'Allemagne a-t-elle reçu de cartons jaunes pendant ce match ?
Un. (**Faux.** Aucun). **0/6**

Combien de tirs cadrés pour l'Allemagne et le Brésil ?
Sept pour le Brésil ? Plus pour nous ? (**Faux.** Treize pour le Brésil et douze pour l'Allemagne.) Uniquement pendant la seconde mi-temps pour les Brésiliens, non ? Et on en a moins qu'eux ? C'est fou. Je n'ai aucune bonne réponse… Si vous m'aviez demandé le score final ou le nom du capitaine allemand, j'aurais pu répondre. *(Rire.)* **0/7**" ⬢ O. B.

DALMA MARADONA, FILLE DE DIEU

L'actrice argentine raconte la relation complexe l'unissant à son célèbre père. Elle ne l'a jamais ménagé, mais, désormais, elle le défend férocement à l'approche du procès autour des circonstances de sa mort.

Par Thomas Broggini, à Buenos Aires (Argentine)

De légères cernes sous de grands yeux marron, des larmes jamais loin de se déverser dans la cascade de souvenirs, un sourire ému pour recouvrir chaque confession… Le surnom est trompeur : "la fille de Dieu" est parfaitement humaine. Ses préoccupations aussi. "Je dois courir partout en ce moment", s'excuse Dalma Maradona depuis sa maison de Nunez, quartier chic du nord de Buenos Aires.

Pour recueillir le témoignage de cette personnalité populaire en Argentine, la patience est le seul chemin. Maman "très protectrice" de Roma (5 ans) et Azul (1 an), l'aînée de la légende, en "pause professionnelle" pour se consacrer à ses deux filles, a peu de temps pour les sollicitations. "Je ne m'éloigne pas d'elles", avait-elle prévenu au premier contact, avant de faire volte-face à plusieurs reprises, puis d'accepter finalement de raconter sa vie et celle de son père Diego pendant près d'une heure par écrans interposés.

Les tensions apaisées et la psy

Cette "relation très spéciale", l'actrice de 37 ans l'a mise en scène dans une série documentaire sortie fin 2023 au pays (*La Hija de Dios*, sur HBO Max), après en avoir fait une pièce de théâtre en forme de "déclaration d'amour" (2012) et une autobiographie "cathartique" (2013). Au moment de la conversation, mi-mars, le clan Maradona, mené par Dalma et sa petite sœur Gianinna, sort "éprouvé" d'une audience préliminaire à la tenue du procès, le 4 juin, autour des circonstances de la mort de la légende, d'une crise cardio-respiratoire, le 25 novembre 2020, à 60 ans. Très attendue, cette échéance judiciaire a provisoirement apaisé les tensions entre les huit enfants de Diego Maradona, nés de différentes relations en Argentine, en Italie et à Cuba. "Mon plus grand rêve est que justice lui soit rendue", clame l'aînée, transformée en porte-parole de la famille.

Accusés d'homicide avec potentielles circonstances aggravantes, les huit professionnels de santé au chevet de la vedette risquent de huit à vingt-cinq années de prison. "Il me manque terriblement, confie-t-elle. Il est omniprésent dans mon quotidien. Dehors, je le vois partout : peint sur un mur, imprimé sur un vêtement, tatoué sur un corps… Je suis retournée à Naples récemment et des gens s'agenouillaient devant moi, en larmes, en me reconnaissant. Cet amour m'aide à faire le deuil, comme le travail •••

"Je suis retournée à Naples. Des gens étaient à genoux devant moi, en larmes, en me reconnaissant" Dalma

Alejandra Lopez/HBO

Dalma Maradona

En attendant le procès sur les circonstances de la mort de Diego Maradona, sa fille aînée – fan comme son père de Boca Juniors – s'est muée en porte-parole de la famille.

Un an après avoir soulevé la Coupe du monde en 1986 avec l'Argentine, el Pibe de oro présente fièrement – sous les yeux de sa femme Claudia Villafane – sa fille Dalma.

••• réalisé avec ma psy. C'est un long processus. Ma fille aînée ne mesure pas encore totalement qui il était."

L'ami imaginaire et Jésus-Christ

Dalma Nerea (son prénom complet) en sait quelque chose. Née le 2 avril 1987 à Buenos Aires, de l'union du champion du monde 1986 et de son premier grand amour, Claudia Villafane, elle a "connu la célébrité dès le berceau", pourchassée sans le savoir par les paparazzi. Mais alors que tout Naples est aux pieds du génie argentin, la petite, vite rapatriée en Italie avec sa mère, n'a d'yeux à l'époque que pour son ami imaginaire, un petit pompier qu'elle définit comme son "unique idole". "Très bonne élève", elle passe son temps à "chanter et danser", préservée tant bien que mal de la folie furieuse entourant son célèbre géniteur.

De ce dernier, elle sait simplement qu'il "joue plutôt bien au foot". Grand éclat de rire : "Ça le rendait dingue. Il me disait : « Tout le monde connaît par cœur ma carrière, mais toi, tu t'en fous ! »" À l'époque, un média assure carrément que l'auteur de la "main de Dieu" est plus connu que Jésus-Christ, ce que Diego confirme fièrement à son aînée, "curieuse et mature avant les autres", lorsqu'elle lui demande si l'information est juste. "Il essayait en permanence de m'impressionner avec ses anecdotes, s'amuse-t-elle. Je pensais qu'il exagérait, jusqu'au jour où il est venu me chercher à l'école… Tous les parents de mes camarades ont commencé à crier, pleurer, l'agripper. J'ai pensé : « Mais qu'est-ce qu'il se passe ? »"

Champion d'Italie en 1987 et 1990 avec le Napoli, Maradona, au sommet de sa carrière, ne s'appartient plus dans une ville qui lui voue un véritable culte. Agrandie par l'arrivée de Gianinna en 1989, la tribu se replie sur elle-même, alors que les frasques du numéro 10 (addictions à la drogue, infidélités, mauvaises fréquentations…) s'étalent à la une de la presse à scandales. "Partir en vacances avec lui était impensable, il ne pouvait se sentir en paix nulle part, se remémore Dalma. La liberté est un trésor dont il n'a jamais pu profiter."
Apparue pour la première fois dans une série télé à 9 ans, l'actuelle actrice, diplômée d'une licence de comédienne à l'université publique de Buenos Aires, assure pourtant avoir vécu "une enfance normale" entre l'Italie, l'Espagne puis l'Argentine, au fil du parcours chaotique du Pibe de oro. Ce qui est relatif : plus jeune, elle a fait une sieste dans les bras du leader cubain Fidel Castro, s'est énervée contre le chanteur Ricky Martin parce qu'il lui avait renversé un verre dessus ou a intentionnellement brisé un flirt entre le "Diez" et l'actrice mexicaine Salma Hayek au Festival de Cannes. Un jour, un illuminé lui a aussi demandé s'il pouvait la toucher car elle était "un spermatozoïde de Dieu"…

La voiture et le dauphin

Dans ce contexte, la relation entre eux a été tourmentée. Et dès son plus jeune âge, comme quand la petite fille a "jeté sa médaille d'argent à la tête" de son père, après la finale du Mondial 1990 perdue par l'Albiceleste contre l'Allemagne de l'Ouest (0-1). "J'ai été très mauvaise avec lui, trop exigeante, regrette-t-elle. J'étais jalouse de devoir le partager avec tout le monde.

"J'ai été très mauvaise avec lui, trop exigeante. J'étais jalouse de devoir le partager avec tout le monde…" Dalma

Trinity Mirror/Mirrorpix/Alamy Stock Photo -

En 1995, Diego Maradona est accompagné de ses deux filles Dalma et Gianinna lorsqu'il reçoit le Ballon d'Or d'honneur *FF* à Paris.

Action Plus/Icon Sport

Je l'ai beaucoup critiqué." Parfois injustement. "Je lui reprochais de ne jamais venir à mes anniversaires. En réalité, quand je regarde les photos de l'époque, je constate qu'il n'en a jamais raté un. Il a été un papa très présent, à l'écoute, démonstratif, affectueux. Très possessif aussi. *(Rires.)*" Un père doté d'un "sens de l'humour incomparable", capable de tout pour arracher un sourire à Dalma, comme l'inonder de peluches ou lui offrir une voiture pour ses… 12 ans. "J'ai dû lui expliquer que je n'étais pas en âge de conduire. Un jour, il a aussi failli m'acheter un dauphin. Heureusement, ma mère l'en a empêché." Un an avant la séparation de ses parents, elle célèbre ses 15 ans sur la pelouse de la Bombonera, le mythique stade de Boca Juniors dont elle est une "fan absolue".

En parallèle de ces moments attendrissants, la famille a vécu de l'intérieur l'addiction à la cocaïne qui a longtemps bousillé la vie de la star, également en proie à des problèmes d'alcool. "Un cauchemar" rythmé par les suspensions, les retours fracassants, les rechutes, les séjours à l'hôpital, les cures d'amaigrissement, le spectre de la mort… "Pas un sujet tabou" pour l'actrice, qui analyse la toxicomanie de son père comme "un besoin de s'échapper", un refuge qu'elle-même trouve sainement sur scène, "pour s'amuser et jouer à être quelqu'un d'autre". Elle qui possède "un radar pour détecter les personnes mal intentionnées" souligne que l'icône "accordait sa confiance trop facilement". Si Dalma n'a "jamais assisté à une scène moche" en lien avec l'état second de Diego, elle a "vu l'autodestruction, la perte de lucidité", comment la poudre blanche "l'a amené dans les endroits les plus obscurs". Épisode marquant : "Un jour, toute jeune, je me suis mise à taper à la porte des toilettes où il s'était enfermé pour consommer. Je ne comprenais pas ce qu'il faisait. Mais je ne sais pas pourquoi, j'ai insisté. Il a tout jeté à la poubelle puis est sorti. Il a dit plus tard que je lui avais sauvé la vie."

Autodestruction et admiration

Début 1996, à 8 ans, elle accompagne le héros déchu lors de sa fameuse interview au magazine argentin *Gente*, dans laquelle il évoque pour la première fois publiquement sa "lutte contre l'enfer de la drogue". Avec tout ça, "je n'ai jamais été tentée d'y toucher", jure-t-elle, consciente d'être "devenue un peu comme une maman" pour son propre père. Qu'importe si certains la décrivent comme "dure, stricte ou rabat-joie". "Je le défendrai jusqu'au dernier jour de ma vie, c'est mon rôle, martèle Dalma, qui en est déjà venue aux mains avec un spectateur ayant insulté Maradona *(alors sélectionneur)* avant un match de l'Argentine. Plus je discute avec des gens qui l'ont connu, plus je l'aime et le respecte. Si j'avais été en âge de comprendre ce qu'il s'est passé lors du Mondial 1994 *(dont il a été exclu pour un contrôle antidopage positif)*, j'aurais tout cassé pour laver son honneur."

Avec le temps, la "fille de Dieu" ne s'est donc pas seulement rapprochée de Diego : elle a fini par lui ressembler un peu, par-delà "l'amour du foot, la fierté d'être argentin" et ce choix commun d'une "vie d'artiste et de passion". "Il m'a toujours encouragée à parler de ce qui me tenait à cœur sans crainte des conséquences, mais je suis plus mesurée que lui, freine-t-elle. Il m'a appris la valeur des choses car il n'a jamais oublié qu'il venait *(du bidonville)* de Villa Fiorito. Tu ne peux pas être sa fille sans avoir une conscience sociale." En novembre dernier, avant le second tour de l'élection présidentielle, elle n'a donc "pas hésité" à appeler à voter contre Javier Milei, le polémiste d'extrême droite finalement porté au pouvoir sur les bords du Rio de la Plata.

"La personne était encore meilleure que le footballeur. Celui à qui il a fait le plus de mal, dans le fond, c'est lui-même" Dalma

Plus que "le meilleur joueur de tous les temps", Dalma valorise cet homme qu'elle aussi a fini par "admirer", à sa manière : "Même si je ne lui disais pas, j'ai toujours été très fière de lui. Il a commis beaucoup d'erreurs mais c'était vraiment quelqu'un de bien. Son rêve aurait été d'être sur un terrain jusqu'à sa mort. Le dernier Mondial *(en 2022, troisième sacre de l'Argentine)*, est un cadeau posthume pour lui. Rien ne lui a procuré plus de bonheur que le ballon, hormis peut-être son petit-fils *(Benjamin, enfant de Gianinna et Sergio Agüero)*. Mais la personne était encore meilleure que le footballeur. Il a toujours protégé ceux qu'il aimait. Celui à qui il a fait le plus de mal, dans le fond, c'est lui-même." Dieu était finalement très humain, lui aussi. ⬢ T. B.

À UTRECHT, RÉINSERTION FOOTBALL CLUB

Par Vincent Marcelin, à Utrecht (Pays-Bas)

Photos Sébastien Leban/L'Équipe

Pour accompagner les prisonniers en fin de peine, le FC Utrecht, aux Pays-Bas, a mis en place des entraînements de foot et de la formation professionnelle. De quoi donner aux détenus la confiance et le réseau nécessaire à leur difficile réinsertion.

Au pénitencier de Nieuwegein, la dizaine de prisonniers bénéficiant du programme Inside va jouer un match sur le terrain synthétique situé au centre de la cour.

En cette fraîche après-midi de février à Nieuwegein, dix joueurs au visage crispé par la concentration pénètrent lentement sur la pelouse, escortés par les accords électrisants du *Eye of the Tiger* de Survivor. Ils viennent d'enfiler au vestiaire la tunique pourpre du FC Utrecht et s'enlacent en cercle dans le rond central pour un dernier moment de communion avant un six contre six avec deux entraîneurs assistants du club aux postes de gardien. On oublierait presque que ces dix-là sont emprisonnés pour des peines allant de cinq mois à quatre ans, et que le synthétique bleu sur lequel ils s'échauffent se situe au centre de la cour d'un pénitencier de 400 places à la périphérie d'Utrecht.

Les joueurs à la chasuble grise donnent le coup d'envoi d'un match sur terrain réduit où se côtoient jeunes pousses au visage adolescent et quinquagénaires à la calvitie flamboyante, as de la passe et novices du ballon rond. "Ça fait vingt ans que je n'ai pas joué au foot, ça risque d'être compliqué", nous avait prévenus en rigolant l'un des acteurs. Mais le niveau footballistique n'était pas un critère pour faire partie des dix heureux élus. Tous en fin de peine, ils ont été sélectionnés pour intégrer la deuxième édition du FC Utrecht Inside, un programme de réinsertion mené en collaboration entre le club d'Eredivisie et le ministère néerlandais de la Justice, afin de les aider à trouver un emploi à leur sortie de prison. Ce lundi 12 février marque l'ouverture d'un cycle de douze semaines reposant sur deux volets : la pratique sportive, via les deux entraînements hebdomadaires dans la cour de la prison en compagnie d'un coach du FC Utrecht, et l'insertion professionnelle, avec la participation des détenus à des ateliers de formation organisés par des entreprises partenaires du club.

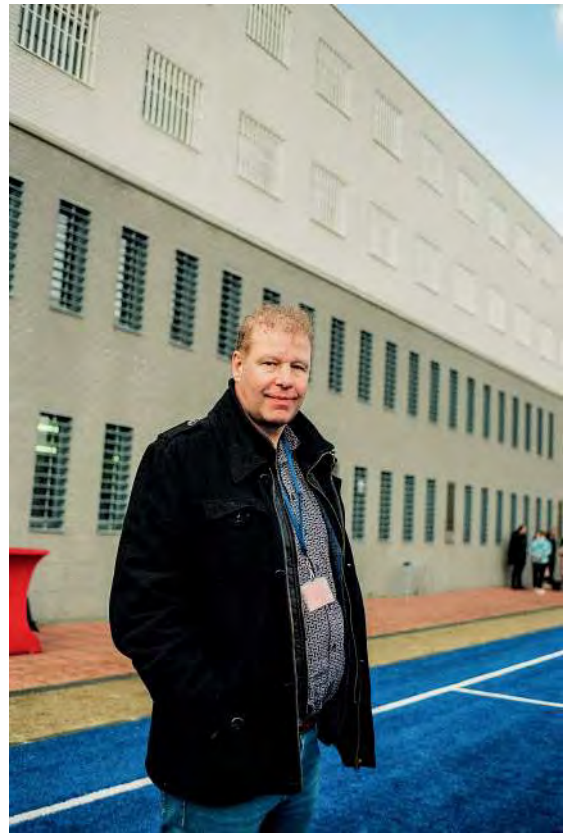
Pratique sportive et ateliers de formation au menu

Dribbler les stigmates de la détention

Dans les semaines suivantes, les détenus du programme "Inside" ont, par exemple, suivi un atelier CV et réalisé des entretiens avec des employeurs dans le domaine le plus proche possible de leurs aspirations professionnelles. "Il faut que ce soit réaliste bien sûr, précise Gerko Brink, coordinateur national du programme ministériel Work through Sport *(travailler par le sport)* et initiateur du projet FC Utrecht Inside. Certains détenus n'ont jamais travaillé mais disent qu'ils veulent être directeurs d'une entreprise." Sur les dix détenus de Nieuwegein ayant participé à la première édition du programme en 2023, deux disposent d'un emploi stable dans le secteur du bâtiment. "C'est encore très nouveau à Utrecht", complète Gerko Brink, qui a mis en place le projet Inside dans sept clubs de Première et Deuxième Division néerlandaise depuis 2019. Entre 2022 et 2024, plus de 35 % des détenus participant aux différents programmes Inside ont obtenu un emploi rémunéré.

Une proportion assez maigre, à replacer dans le contexte des difficultés rencontrées par les anciens détenus pour s'insérer sur le marché du travail néerlandais. Malgré la pénurie de main-d'œuvre, seulement 20 % des détenus décrochent un emploi un an après la fin de leur peine selon Anke Ramakers, criminologue à l'université de Leyde. "Ce type d'initiative est très positif, mais la question est de savoir si les détenus trouvent un job grâce au programme ou parce qu'ils ont été sélectionnés comme les plus adaptés au marché du travail", relève la chercheuse.

Outre les dix détenus associés cette année au FC Utrecht, le dispositif Inside a été mis en place depuis 2019 par Gerko Brink (à droite) dans sept clubs de D1 et D2 néerlandaises.



Les dix lauréats ont en effet été choisis parmi un panel de 35 postulants excluant les détenus ayant plus d'un an de peine à effectuer, les criminels sexuels ainsi que les détenus connus du grand public. La motivation et l'exemplarité sont également des prérequis, comme l'illustre l'exclusion du programme d'un participant pour cause de mauvais comportement.

Les foulées parfois hésitantes des détenus trahissent les espoirs fragiles d'une réinsertion réussie. "C'est ma dernière chance", explique Ivan*. L'homme a postulé à treize emplois depuis le début de sa détention. Les treize fois, l'entreprise a refusé sa candidature. "Même McDonald's n'a pas voulu de moi pour un boulot de nettoyage, regrette le détenu. Ils ont des stéréotypes, ils pensent que les prisonniers sont tous des types tatoués qui vont les dépouiller. Qu'est-ce que je vais leur voler en passant le balai ?", s'interroge-t-il. Ivan rêve de devenir entraîneur de football auprès des jeunes : "Je veux éviter qu'ils reproduisent les mêmes erreurs que moi."

Revêtir la tenue du FC Utrecht est pour beaucoup un motif de fierté. Supporter des Rouge et Blanc depuis son plus jeune âge, Karim* ne rate aucun match de son équipe fétiche depuis sa cellule, et désigne comme son joueur préféré l'ancien milieu Jean-Paul de Jong plutôt que les stars passées par le club, Dries Mertens ou Sébastien Haller. L'espace d'une heure, les matons, au bord de la pelouse, se transforment en supporters curieux, et les hautes grilles qui entourent la cour semblent s'effacer. Après sa passe ratée, l'un des joueurs en rouge est encouragé par ses coéquipiers. "Le but est de leur apprendre à s'entraider sur le terrain", explique Joran Ummels, le jeune coach du FC Utrecht qui observe en bord terrain. "Il ne s'agit pas seulement de jouer au football, mais surtout d'apprendre les compétences nécessaires à la vie courante par le biais du sport", complète Gerko Brink.

"Même McDo n'a pas voulu de moi pour un job de nettoyage" **Ivan, détenu en fin de peine**

Une porte d'entrée vers la vie pro

En septembre, les détenus participeront au tournoi international Football Works organisé en Serbie, rassemblant des équipes de prisonniers liés à des clubs étrangers comme Leverkusen et Southampton. Les équipes de Nieuwegein se dirigent vers un score de 2-2 lorsque le meneur des chasubles gris envoie une praline en lucarne dans les dernières secondes du match. "Ça fait du bien de retoucher au ballon", sourit le héros du jour. Originaire d'Eindhoven, Souleymane* sera remis en semi-liberté en ce mois de mai. Il espère décrocher un emploi dans la restauration, en travaillant comme cuisinier à la buvette d'un club de foot, avec le rêve d'ouvrir un jour son établissement. Il a déjà obtenu quatre diplômes en détention et travaille depuis le début de sa peine.

Entre les murs du pénitencier, le blason du FC Utrecht a été graffé dans un local où une dizaine de détenus emballent et étiquettent des cartons pour des produits destinés aux entreprises du réseau du club. Aux Pays-Bas, 40 % des prisonniers purgent une peine de moins de trois mois, mais la plupart de ceux qui passent plusieurs années en détention réalisent des travaux pénitentiaires. Le FC Utrecht mise aussi sur la réinsertion à l'extérieur de la prison à travers un second programme, U4U, s'adressant aux prisonniers sortis de détention ou en liberté probatoire. •••

Ancien détenu à la prison de Nieuwegein, Erwin – à gauche dans la tribune Bunnikside – est aujourd'hui le référent des ultras du FC Utrecht.

••• Zakaria est l'un d'entre eux. "Avant, je travaillais comme peintre dans ma prison, explique le détenu en semi-liberté, assis dans les bureaux du stade du FC Utrecht. Je bossais de 8 heures à 20 heures et personne ne me demandait comment j'allais. En prison, il n'y a pas de sentiments." Incarcéré depuis six ans pour le braquage d'un distributeur de billets, il a intégré en novembre le programme U4U, qui lui permet de travailler pour le club la journée et de retourner en détention le soir. Le jeune homme à la barbe ciselée projette de devenir peintre en bâtiment grâce au réseau professionnel d'Utrecht.

Les jours de match à domicile, après avoir parcouru les 55 kilomètres qui séparent sa prison du stade de Galgenwaard, Zakaria fait le tour des tribunes pour s'assurer que les supporters seront accueillis dans les meilleures conditions, en nettoyant et réparant si besoin les sièges dans l'enceinte de 24 000 places. "Le travail n'est pas très sexy. Il faut faire beaucoup de tâches ingrates, et ce n'est pas bien payé par rapport à ce que les détenus gagnaient dans leur vie précédente", concède Robert Junier, initiateur du projet FC Utrecht U4U. Mais cette première phase se veut une porte d'entrée vers la vie pro. Les détenus pourront ensuite postuler à un emploi auprès du large réseau des entreprises partenaires du club.

"Le travail n'est pas sexy. Les tâches sont ingrates" Robert Junier, du projet FC Utrecht U4U

Le projet U4U est né de la longue amitié entre deux amoureux du FC Utrecht, habitués à donner de la voix dans les tribunes du Galgenwaard, mais qui ont pris deux directions opposées il y a dix ans. D'un côté, Robert Junier travaillait pour le club comme référent supporters ; de l'autre, Erwin était condamné à huit ans de prison pour trafic de drogue – il en effectuera un peu moins de sept. "Erwin a fait beaucoup pour moi quand j'étais plus jeune, donc je me suis dit : « Qu'est-ce qu'on fait pour nos gars qui veulent rentrer dans le rang ? »", se souvient Robert. La réponse n'était pas à chercher bien loin, puisque, fort de son expérience du supportérisme à Utrecht, Erwin est devenu après sa sortie de prison le référent des ultras du club.

Un relais précieux avec les ultras

En ce dimanche, le FCU accueille le Fortuna Sittard. Quelques minutes avant le coup d'envoi, Erwin prend place dans la Bunnikside, la tribune abrupte réservée aux ultras. Pour vibrer au milieu des drapeaux noirs des UU19, le principal groupe utrechtois, mais surtout pour veiller au bon déroulement de la rencontre dans le virage. Les UU19 fêtent ce jour-là leur cinquième anniversaire, et Erwin a rencontré en amont du match des représentants des ultras pour mettre en place les tifos, fumigènes et jeux de lumière. Sorti de détention en 2022, il se sent plus que jamais à sa place. "Quand vous êtes en prison, il y a toujours des bagarres, il faut sans cesse regarder derrière son dos. Ici, personne ne vous juge", explique l'homme de 53 ans, dont le cou et les bras sont couverts de tatouages.

Ancien membre historique d'un groupe très dur, il est également un relais précieux pour organiser les déplacements, grâce à sa connaissance fine des supporters les plus engagés du FCU. "Avant que je ne sois là, il y avait des dommages sur les cars. Aujourd'hui, il n'y en a quasiment plus", se réjouit Erwin. Après la victoire 4-0, l'ancien détenu nous invite à le suivre au *Supportershome,* un bar niché au cœur de la tribune. À l'intérieur, des lumières rouges, un DJ et des chants sur un son techno accompagnent les fans célébrant la victoire autour d'une pinte. Quelques joueurs passent même une tête. La conclusion d'une journée idéale qu'Erwin ne s'imaginait pas vivre quand il purgeait sa peine à la prison de Nieuwegein. ⬢ **V. M.**

**Les prénoms ont été modifiés.*

DANS LES BAS-FONDS DE LONDRES

Au-delà de la Premier League, la capitale britannique, lieu de la prochaine finale de C1 le 1er juin, recèle de nombreux clubs des divisions inférieures. Chacun porte un héritage et fédère des communautés.

Par
Jeremy Docteur, à Londres (Angleterre)

Photos
Timi Marcel/L'Équipe

ATLAS

Londres, Angleterre.
Population
8,9 millions d'habitants.
Température moyenne l'hiver 7° C.
Température moyenne l'été 17,5 °C.
Ensoleillement
4,5 heures par jour.
Précipitations 111 jours par an.

À Londres, il vaut mieux avoir des jambes solides et ne pas sous-estimer les distances, surtout si l'objectif est d'enchaîner les matches le même week-end. Et aussi les poches pleines, car dans la ville dépeinte comme la plus chère d'Europe, le coût des transports ou des taxis peut laisser pantois. Et puis, surtout, avec ses nombreuses banlieues, les boroughs, la capitale britannique est dix fois plus étendue que Paris. Pour le ballon rond, c'est pareil : de la Premier League à la National League (D5), on compte 17 clubs cette saison, chacun ayant sa zone d'influence plus ou moins balisée, son histoire et ses supporters fidèles.

Dans cet imposant maillage, la Premier League, machine à cash et à stars, trône en maître. Ce n'est qu'une infime partie de la vérité, mais il faut commencer par là. Direction le nord et l'ultra-moderne Tottenham Hotspur Stadium. En venant de l'hypercentre en train, on peut observer par la fenêtre l'antre, depuis 2006, de l'ennemi Arsenal, l'Emirates Stadium, à moins de trois kilomètres. Deux autres clubs londoniens de l'élite ont emménagé dans un nouveau stade au XXIe siècle : West Ham (London Olympic Stadium, 2016) et Brentford (Community Stadium, 2020).

Plusieurs gares desservent celui des Spurs, dont la plus proche, White Hart Lane, du nom de l'ancienne demeure. Pour prendre le pouls, on décide de descendre plus loin, à Seven Sisters. Un pub miniature, très intimiste, en bord de route

57

contraste avec cette immense artère où s'enchaînent des commerces reflétant la diversité culturelle du quartier.

Wimbledon, le phénix renaît de ses fans

Aux abords du stade, des food-trucks, des vendeurs d'écharpes, de programmes de match ou encore une peinture murale de Ledley King, ancien capitaine. Les fans arrivent progressivement, dont plusieurs Sud-Coréens, maillot de Son Heung-min sur le dos. En ce frisquet vendredi soir de janvier, Tottenham défie Manchester City en FA Cup. En tribunes, l'acteur Matt Smith et Noel Gallagher sont assis côte à côte et profitent du show organisé avant le coup d'envoi. Le chanteur d'Oasis, fan des Mancuniens, a apprécié la victoire des Sky Blues obtenue à la 88e (1-0, but de Nathan Aké).

Loin du faste de ce choc, d'autres histoires, parfois belles, quelquefois cruelles, nourrissent les échelons inférieurs. À quarante-cinq minutes de la gare de St. Pancras vers le sud-ouest, un coin connu pour son tournoi de tennis du Grand Chelem, mais pas que. On retrouve Kris Stewart, dirigeant de l'AFC Wimbledon (League Two, D4), dans son bureau. Sur un mur, dans les couloirs, le maillot d'Aaron Ramsdale, portier d'Arsenal, passé en 2019. En face, des photos de la Cup remportée en 1988 et à côté, le *Crazy Gang* de Vinnie Jones et Dennis Wise. À la nuance près que ce club-là, Wimbledon FC, n'existe plus. Aujourd'hui, le •••

PRATIQUE

Décalage horaire
-1 heure.
Distance Paris-Londres
400 km.
Trajet 2 h 30 en Eurostar de Gare du Nord à St Pancras International.
Prix du billet en train
De 90 à 250 euros aller-retour
Une nuit d'hôtel
De 150 à 200 euros.
Ticket de transport en commun
À partir de 3 euros.

Que l'on soit fan de Fulham (ci-dessus), Wimbledon (comme Kris Stewart, devenu dirigeant, plus haut), Charlton, Queens Park Rangers ou Tottenham, peu importe la division, peu importe les moyens, seul compte l'attachement viscéral à son quartier, son club et son histoire.

••• dirigeant, supporter depuis 1986, en parle presque avec humour. En réalité, l'histoire est aussi traumatisante qu'ubuesque. Après plus de cent dix ans d'existence, ce club membre fondateur de la Premier League a été rayé de la carte.

L'agonie a commencé dans les années 1990. Alors que les difficultés financières s'intensifient, le propriétaire, Sam Hamman, vend le terrain abritant le stade pour son propre profit, forçant Wimbledon à s'exiler dans celui de Crystal Palace, Selhurst Park. "Pendant une dizaine d'années, c'était comme si cet endroit n'avait pas eu vraiment de club, ni de futur", déplore Kris Stewart. La menace d'une disparition plane, des projets loufoques émergent. "On entendait dire qu'il y avait un plan, qu'on aurait notre stade. Mais il n'y avait rien. On lisait des choses sur le fait qu'on allait être relocalisé à Crawley, Gatwick, Basingstoke, Belfast, Glasgow... Dublin était l'option la plus crédible. Je ne sais pas comment ça aurait pu marcher."

En 2003, le couperet tombe : l'entité juridique est transférée à Milton Keynes, 70 kilomètres au nord-est, et MK Dons voit le jour. "Personne ne voulait y croire tellement c'était ridicule." Les inconditionnels s'y refusent dès 2002. "Il fallait tout faire pour stopper ça. On a mené une grande campagne et on a perdu, résume Kris Stewart. On a investi le siège de la Fédé. On nous a dit de partir, qu'ils allaient appeler la police. On a répondu qu'on resterait là jusqu'à ce que la FA communique."

Certains en sont persuadés : il faut recommencer de zéro. "Il y avait tout à construire : trouver des joueurs, un coach, un terrain, une tenue, un Championnat... Mais les gens voulaient nous aider, ils compatissaient." Un partenariat avec Kingsmeadow, à la frontière du borough, est conclu pour le stade (5 000 places). Afin de récolter des fonds, les supporters sont sollicités. "On leur expliquait : « Vous n'allez pas payer de season ticket cette année, mais imaginons que vous donniez 200 £ comme si c'était le cas. On rendra l'argent si c'est trop. » Finalement, on a transformé ça en un abonnement à 150 £, personne n'a demandé à récupérer ses sous." La quête connaît un succès phénoménal : 80 000 £ recueillis en deux semaines, alors que l'objectif le plus utopiste tablait sur 20 000 £.

Victoire symbolique contre MK Dons

L'aventure galvanise tout un peuple : l'AFC Wimbledon est né. Il démarre dans une Ligue locale, en D9, avec des clubs de villages, contre des jeunes. "On a organisé un amical et on pensait que si on avait 1 000 spectateurs, ce serait énorme. À 4 650, on a arrêté de compter, après avoir repoussé deux fois le coup d'envoi." L'ascension s'est poursuivie avec le retour dans le monde pro en 2011. Cinq ans plus tard, en 2016, le club arrache la montée en League One (D3) devant 58 000 personnes à Wembley. Mais l'étape la plus importante a été l'inauguration du nouveau stade en 2020. "Ça fait

Craig Thomas/Sipa USA/Alamy Stock Photo

Steven Paston/PA/Icon Sport

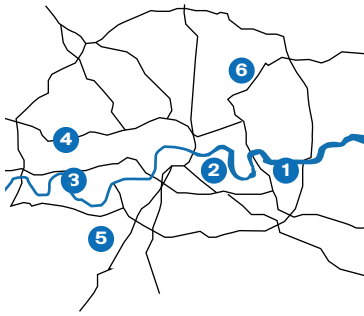
quatre ans, mais, à chaque fois, je me dis : « Bon sang, c'est à nous ! On l'a construit, il nous appartient ! » s'émeut le dirigeant, dont le club est aujourd'hui redescendu dans le ventre mou de la D4. Beaucoup disaient qu'on ne pourrait jamais se relever… » Avec une capacité actuelle de 9 000 places, Plough Lane accueille aussi les London Broncos (rugby à XIII) et l'équipe féminine australienne y a préparé le Mondial 2023.

Le lendemain, Wimbledon reçoit une équipe du haut de tableau, Mansfield (finalement promu en D3). Le stade, situé entre plusieurs immeubles neufs, fait face à une zone commerciale garnie d'un Lidl, d'un McDo et d'autres enseignes bien connues. Devant Plough Lane, un homme étale une incroyable collection de pin's retraçant l'histoire du club. Dans les coursives, entre deux gorgées de bière, on glisse qu'un nul serait bon à prendre. Les joueurs, arborant une tunique bleue et jaune, avec le jeu vidéo *Football Manager* comme sponsor, sont acclamés. Les tribunes deviennent hilares sur une frappe dévissée qui s'envole au-dessus du toit. On réclame faute à chaque contact et le volume sonore explose après une expulsion adverse à la 20e minute. Wimbledon pousse et ouvre le score avant la pause, mais l'égalisation à l'heure de jeu douche les supporters. Jusqu'au miracle, à la 90e+6, quand Ronan Curtis, recruté quelques jours plus tôt lors du mercato hivernal, arrache les trois points. Ce même attaquant qui, début mars, a offert une victoire (1-0) plus que symbolique face à MK Dons dans le temps additionnel, là aussi. Pour ne plus jamais revivre les affres du passé, les fans, plus unis que jamais, détiennent 75-80 % du club à travers la Dons Trust (3 600 supporters).

Charlton, la valse des propriétaires

À l'échelon supérieur, en League One, toujours au sud, mais beaucoup plus à l'est, voici Charlton. À côté de la gare, un petit centre-ville et un quartier plus résidentiel à mesure qu'on se rapproche du stade, à cinq minutes. En 2019, l'enceinte a fêté son centenaire. Sur le chemin, au-dessus de la voie ferrée, tout un mur est peint en rouge, avec l'inscription *This way to the Valley*. Le monument est inséré entre les habitations. Ses façades affichent fièrement les heures de gloire du club. Photos de la promotion 1998, de la période Premier League de 2000 à 2007, de la septième place à trois points de l'Europe en 2004, des succès à Anfield, contre Chelsea, Tottenham…

Au centre de tout, le coach vedette de 1991 à 2006, Alan Curbishley. Son portrait est placardé un peu partout, en plus d'une tribune éponyme. Mais depuis, le club formateur de Joe Gomez (Liverpool), Ezri Konsa (Aston Villa) ou Ademola Lookman (Atalanta Bergame) a quelque peu dégringolé. Relégué en D3 en 2010, il y a passé la majorité du temps, entre crises, succession de pro- •••



STADES VISITÉS

1. The Valley
London SE7 8AN.
Club résident Charlton Athletic FC.
Inauguration 1919.
Capacité 27 000 places.

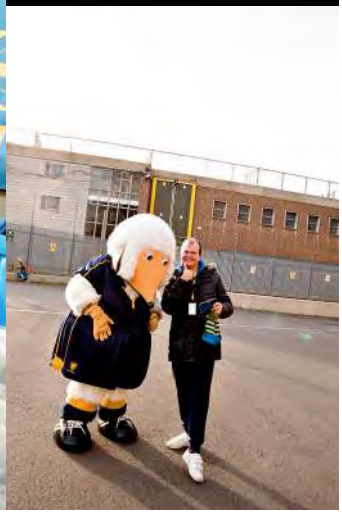
2. The Den
John Berylson Wy,
London SE16 3LN.
Club résident Millwall FC.
Inauguration 1993.
Capacité 20 000 places.

3. Craven Cottage
Stevenage Rd,
London SW6 6HH.
Club résident Fulham FC.
Inauguration 1896.
Capacité 25 700 places.

4. Loftus Road
South Africa Rd,
London W12 7PJ.
Club résident
Queens Park Rangers.
Inauguration 1904.
Capacité 18 500 places.

5. Plough Lane (Cherry Red Records Stadium)
Plough Ln, London SW17 0NR.
Club résident AFC Wimbledon.
Inauguration 2020.
Capacité 9 000 places.

6. Brisbane Road
Brisbane Rd, London E10 5NF.
Club résident
Leyton Orient FC.
Inauguration 1937.
Capacité 9 200 places.



En 2002, les nouveaux propriétaires de Wimbledon voulaient que le club quitte Londres. Pas question, ont rétorqué à l'unisson les supporters, qui ont fondé leur propre structure. Depuis 2020, les Dons ont élu domicile à Plough Lane, leur nouvel antre, et aiment se rappeler les grands moments de leur histoire et de leur lutte.

••• priétaires – l'actuel, le consortium SE7, est arrivé en juillet 2023 –, valse de coaches et espoirs déçus. Plusieurs fois les supporters ont organisé d'importantes mobilisations pour sauver leur club.

Leyton Orient, la peur du vide

Changement de cap. Par-delà la Tamise, au nord-est, il y a Leyton Orient, fondé en 1881, et Brisbane Road, son stade depuis 1937. Le club de League One n'a fait qu'une saison en D1, en 1962-1963. Mais *The Os* sont entrés dans l'histoire lors de la Première Guerre mondiale. Pour honorer le sacrifice de ses joueurs, dirigeants et supporters, le club possède son mémorial dans la Somme. Ici, dans le borough de Waltham Forest, la population est historiquement issue de la classe ouvrière. "Il y a une dimension familiale omniprésente. Parents et grands-parents transmettent leur amour du club, détaille Davis Watson, historien de Leyton. L'implantation locale est forte. Il y a des événements pour impliquer les habitants, mais aussi pour maintenir cette relation solide avec les autorités locales."

Le club n'a pas non plus été épargné par les péripéties, notamment entre 2014 et 2017, sous la direction de Francesco Becchetti, homme d'affaires italien. "Il y avait de l'excitation au moment du rachat, mais elle est vite retombée après une relégation dès la première saison. Les problèmes se sont accumulés. Son passage a été marqué par de

ON MANGE QUOI AU STADE ?

C'est pas fin, ça se mange sans faim

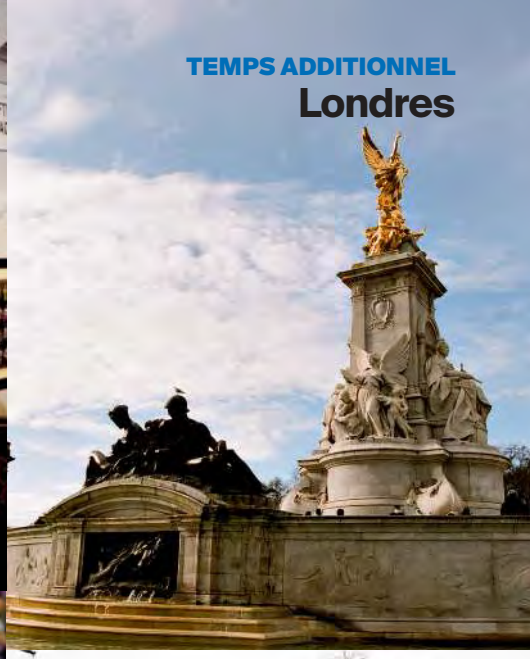
1. Meat Pies
Incontournables de la gastronomie anglaise, ces tartelettes souvent fourrées de bœuf et de gravy (sauce ou jus de viande), avec parfois de la pomme de terre et des herbes, font le bonheur de tous. Idéal pour ne pas se ruiner et être rapidement calé, tant les pies sont consistantes.

2. Sausage Rolls
Entre le hot-dog et la tarte, ce feuilleté garni d'une saucisse, facile à manger, est très typique de la nourriture britannique. Les supporters en sont friands avant ou pendant la rencontre. Un snack qui, honnêtement, descend tout seul.

3. Burger
Souvent servi de façon très sommaire avec un steak et du fromage, il est presque obligatoire. Rien d'original, mais il a l'avantage d'être peu onéreux (moins de 8 £). Se combine avec frites et boisson pour moins de 10 £ en général.

4. Fish and chips
Dans une barquette, du poisson frit, habituellement du cabillaud, agrémenté de French Fries. Le tout parfois arrosé d'un peu de vinaigre et d'une sauce tartare. Un mets courant de la nourriture anglaise, peu raffiné, mais rituel.

5. L'option végane
Si on veut limiter la malbouffe, Wimbledon propose un roulé, le Vegan Rainbow Roll, et aussi un Vegan Burger. D'autres options végétariennes existent, comme le Bombay Potato Pie. Comptez entre 5 et 7 £. Au Tottenham Hotspur Stadium, le choix est encore plus vaste (Fish and chips, sandwiches, curry végans…).



Steven Paston/PA/Icon Sport

grosses dettes, d'innombrables licenciements de coaches et le refus de payer les salaires." L'existence d'Orient était en jeu avant qu'un fan, Nigel Travis, ne débarque. "Beaucoup n'auraient pas pris ce risque financier, admire Davis Watson. Sa passion l'a poussé à agir. Il a vite pris conscience de la gravité de la situation, il ne restait qu'une poignée de joueurs." Depuis, la direction s'emploie à être la plus transparente possible dans sa gestion.

Langage fleuri à QPR

Queens Park Rangers, autre équipe qui a vécu bien des bas, malgré plusieurs saisons en Premier League, dont la dernière remonte à 2015. En ce dimanche de janvier, c'est en Championship (D2) que les Hoops, sous un agréable soleil, accueillent Huddersfield. Autour du métro White City, l'environnement est semblable au centre de Londres, avec l'immense supermarché Westfield. Plus proche du stade de Loftus Road, à dix minutes, des immeubles en briques rouges, parfois vieillots, font face à la porte principale. De l'autre côté, à l'entrée "Loft", les alentours sont plus chics avec des maisons en pierres blanches. Le coup d'envoi est fixé à 12 h 30 et la QPR Community Trust a organisé des activités dans la fan zone : concours de dribbles, cibles à viser... La mascotte pose. Les parents s'amusent autant que les enfants. Sur les synthétiques accolés, on tâte également le cuir.

Devant le *Queens Tavern,* où les fans s'amassent, deux vigiles appliquent un contrôle zélé : présentation obligatoire du billet, aucun supporter extérieur admis. La boutique du stade est elle aussi bondée. On y vend des maillots vintage, un homme arbore le sien, saison 1985, sponsor Guinness (bière), un autre un Compaq (informatique) de 1994. De l'extérieur, la façade du stade pourrait s'apparenter à un immeuble de bureaux. Mais à l'intérieur, 16 500 spectateurs garnissent les tribunes bleues et blanches, désignant rapidement l'arbitre cible numéro un, quand celui-ci dégaine des jaunes sur les deux premières fautes des locaux. Dans un langage fleuri, les joueurs ne sont pas épargnés : critique des mauvais choix, jeu trop lent, ballons balancés. Pis quand Huddersfield ouvre le score à la 86e. En dépit d'une performance médiocre, QPR égalise au bout du temps additionnel. Un impressionnant rugissement émane des gradins. On célèbre ce point, mais, dès le coup de sifflet final, les supporters s'échappent rapidement pour profiter de leur après-midi.

Millwall, si fier d'être mal-aimé

À moins de cinq kilomètres, retour dans le grand monde, à Craven Cottage, une petite perle typiquement british, au bord de la Tamise, dans le très cossu quartier de Fulham. À côté, Bishops Park, ses jardins verdoyants et de jolies bâtisses donnant sur les rues environnantes. Un cadre •••

Si vous voulez voir des matches de Queens Park Rangers, Millwall ou Charlton, vous ne pouvez pas vous tromper. Il suffit de suivre le cours de la Tamise d'est en ouest.

Relève de la garde, Big Ben, foot à Millwall (en haut, à droite) et mascottes : à Londres, les traditions et les repères bravent avec succès l'usure du temps.

••• idyllique pour le club le plus vieux de Londres, fondé en 1879. Le stade, doté de briques et de petites entrées insolites, dégage un charme fou. Les tribunes assez basses et quelques poteaux obligent parfois à se tordre le cou pour voir l'action. Les Cottagers, qui évoluent en Premier League, affrontent Newcastle en FA Cup. Ici, le record du nombre de spectateurs en retard est largement battu. À chaque fois, toute la rangée doit se lever pour laisser passer les retardataires, obstruant la vue. Devant nous, un homme s'en agace : "C'est la dernière fois !" L'ambiance, sinon plutôt tranquille, est dominée par les fans des Magpies présents, dont Alan Shearer, capté par les caméras. Sur le terrain, Fulham se fait punir par des visiteurs plus tranchants (0-2). Après le match, la nuit londonienne reprend ses droits. Le ballon rond se met en pause pour quelques heures.

Le lendemain, difficile de clore ce périple sans prendre la route de Millwall, non loin de Surrey Quays, l'ancien quartier des docks. Si Canary Wharf et la City, les centres d'affaires, sont proches, le lieu détonne avec l'opulence de la veille. "Ce coin a souffert. Dans les années 1960, les industries et les entrepôts sont partis, les dockers aussi", décrit Nick Hart, fan depuis 1972 des Lions, le surnom des joueurs de Millwall. Il garde un souvenir intact de son premier match. "Millwall 1, Portsmouth 0. J'avais 11 ans. Un pote m'a proposé d'y aller, je suis devenu accro tout de de suite. La fougue, la férocité dans le stade, c'était incroyable." Pour atteindre The Den (le repaire), depuis la gare de South Bermondsey, il faut suivre un petit chemin calé entre la voie ferrée et un chantier. Déchets, tags, bâtiments délabrés… Le lieu n'est pas très accueillant et a de quoi intimider les fans adverses. "Autour du stade, il y a des installations industrielles, un parking, des rails… C'est un endroit assez étrange à bien des égards, mais je l'adore !" Le coin a subi quelques transformations ces dernières années. "Il y a des plans pour rénover le quartier, mais j'espère qu'il n'y aura rien."

Unique au monde

Pendant longtemps, les fans de Millwall ont été associés à des faits de violence, de racisme et de hooliganisme. Nick Hart – qui tient aussi le podcast *Achtung ! Millwall Podcast,* "en référence à l'album de U2 (*Achtung Baby*)" – assure que c'est de l'histoire ancienne. "Ça appartient au passé, c'est très sûr maintenant." Une chanson illustre parfaitement l'ADN du club : *"No one likes us, we don't care"* ("Personne ne nous aime, on s'en fout"). "C'est l'un des derniers clubs à Londres qui a conservé ses racines ouvrières, poursuit Hart. Certains ont réussi et ont déménagé, pour le reste, tu le ressens à travers cette énergie brute, ce public partisan qui réagit à chaque instant. Si vos lecteurs veulent venir ici apprendre l'anglais, ils vont repartir avec une excellente base d'insultes."

Yui Mok/PA/Icon Sport

QU'EST-CE QU'ON CHANTE ?
Communion, poésie et insultes

1. Fulham, l'anti-Blues
"We are Fulham, Super Fulham, We are Fulham, Fuck Chelsea." Les paroles se passent de traduction. Un chant facile à retenir, entraînant pour les fans et destiné aux Blues, les rivaux locaux. Stamford Bridge est à moins de trois kilomètres.

2. QPR, le bleu et blanc de l'ouest
"We are the pride of West London, we're blue and we're white, we hate Cardiff City, and Chelsea are shite." ("On est la fierté de l'ouest de Londres, on est bleu et on est blanc, on déteste Cardiff et Chelsea, c'est de la merde"). Décidément, Chelsea a des admirateurs. La rivalité avec les Gallois, elle, vient d'incidents, parfois lointains, sur le terrain et en tribunes.

3. Charlton, l'ode à la Vallée
Un hommage, presque poétique, au stade The Valley : *"Many miles have I travelled, many games have I seen, following Charlton my favourite team, many hours have I dreamed of returning home, Valley Floyd Road."* ("J'ai parcouru tant de kilomètres, vu tant de matches pour suivre Charlton mon équipe préférée, tant d'heures j'ai rêvé de revenir à la maison, Valley Floyd Road").

4. Millwall, la tanière des Lions
Un extrait de la chanson de sortie des joueurs à The Den : *"We've all come down to cheer, [...] And as the Lions run on the pitch, Everyone will sing, Let 'em come, let 'em all come down to The Den."* ("On est tous venus pour encourager [...] Et alors que les Lions courent sur la pelouse, Tout le monde va chanter : laissez-les venir, laissez-les descendre dans le Den").

Millwall n'a plus connu la Première Division depuis 1990. En 2004, néanmoins, les Lions ont atteint la finale de la FA Cup (perdue contre Manchester United, 0-3), après une victoire de prestige contre Sunderland à Old Trafford en demies. Ce parcours les avait même qualifiés en barrages de C3. En 2017, dernier fait d'armes : la promotion en Championship glanée à Wembley. "Pour nous, ce sont des instants rares, presque uniques dans nos vies. On a eu quelques moments glorieux et beaucoup d'échecs de justesse." La saison passée, Millwall a fini à un point des barrages d'accession. "Les équipes qui descendent ont l'argent de la Premier League. C'est dur de rivaliser. Je crois qu'on a toujours une chance si on accroche les play-offs, car on est une équipe de Coupes."

Ce supporter invétéré en rêve-t-il pour autant ? "On a beaucoup de discussions philosophiques sur le fait de devenir un club « plastique » de Premier League, où tu perds ton identité. Le succès, c'est sympa, mais ça ne m'obsède pas. Je veux juste qu'on survive, tout ce qui m'importe, c'est qu'on reste Millwall." Voilà qui résume peut-être la singularité du football à Londres. Le faste de l'élite en haut de la pyramide et ces clubs à l'ancrage local puissant, plus modestes mais fiers de leur identité. Début janvier, pour le 3e tour de la FA Cup, dix équipes de la capitale anglaise jouaient à domicile le même week-end. Une situation unique en Europe et sûrement dans le monde. ⬢ J. D.

Leyton Orient (en haut) n'a connu la Première Division qu'une saison mais s'enorgueillit d'avoir accueilli en son sein la légende Peter Shilton, gardien de but de l'équipe nationale anglaise dans les années 1980. Du côté de Queens Park Rangers, les supporters aiment se rappeler que Peter Crouch a défendu leurs couleurs.

TOUT POUR LE MAILLOT

Comme chez les pros, les équipes du football amateur soignent le look de leurs tuniques. Objectif : se démarquer, fédérer et attirer des sponsors. Par Mathis Rouanet

"Quand j'ai présenté mon idée, on m'a un peu ri au nez", confie Antoine Colombani. Fin 2023, le manager général de l'US Rungis en région parisienne (Régionaux 3) propose à son club de créer une tunique soignée, mise en valeur par de belles photos prises sur le fameux marché de la ville. "On m'a dit qu'on allait encore nous associer aux fruits et légumes." Ce dessein, pensé avec Kappa, le nouvel équipementier, a abouti en mars. "Plus qu'une tenue sportive, les maillots sont devenus des supports identitaires pour s'habiller", témoigne sur YouTube Léo Jadaud, qui a travaillé avec son agence Jaddlo à la refonte de l'identité visuelle du CO Cerizay (R3) dans les Deux-Sèvres.

Déjà adoptée par les clubs pros depuis longtemps, cette approche esthétique des tuniques a pu être reprise par les amateurs : "Avant, on avait des maillots catalogue, d'une ou de deux couleurs, et on ajoutait le logo, des sponsors. Désormais, on part d'un tissu blanc où l'on fait ce qu'on veut", détaille Rémy Valette, responsable marketing opérationnel chez Kappa. La marque utilise ce procédé et ses vitrines (Venise en Italie, Vasco da Gama au Brésil) pour accompagner les bonnes idées des clubs des échelons inférieurs. En France, elle en équipe 1500, dont l'US Rungis ou l'US Changé en Mayenne (R1). En Départementale, le FC Rocquancourt (D4, Calvados) et l'AS Pleubian-Pleumeur (D1, Côtes-d'Armor) ont eux aussi mené à bien, avec leurs moyens, d'ambitieux projets.

Immigrés italiens et marché de Rungis

Pour Antoine Colombani à Rungis, cette dynamique traduit plus qu'une simple fièvre créatrice : "Le foot amateur est parfois un peu oublié. C'est un moyen d'expression." Joueur au FC Rocquancourt (FCR) et patron d'une agence spécialisée dans le social media (Doki Doki), Axel Chauvierre défend la légitimité des petites structures à rendre visible leur patrimoine : "On n'a rien à envier au foot pro en termes d'histoires à narrer." Le FCR se sert de ses maillots pour partager les siennes et celles de sa commune du Calvados. Le nouveau logo, brodé, rend hommage aux immigrés italiens venus travailler dans les mines de fer locales au XX^{e} siècle. Mais, avec l'ajout d'une touche artistique pour faire

Kappa - Flou dimage

DYNAMIQUE EUROPÉENNE

En Italie, l'AS Ostia Mare (Serie D) a intégré sur ses nouvelles tuniques des références à l'héritage archéologique local, comme la mosaïque de Bacchus et Ariane. Un clin d'œil sublimé par un shooting qui renvoie au dieu du vin. Outre-Manche, le Hackney Wick FC (D10) a vu ses tenues – sponsorisées par la série Netflix *Top Boy* (sur deux dealers londoniens !) – être révélées à la Fashion Week de Londres en septembre 2023. Habillés par Kappa, les Anglais, femmes et hommes, du Victoria Park Vixens (London Women's Saturday Football League) et du Hammersmith FC (affilié à l'Amateur Football Alliance), ont édité des maillots mis en avant par des clichés soignés. Joueur à Rocquancourt et patron de l'agence Doki Doki, Axel Chauvierre reconnaît son addiction à la chasse aux pépites : "On peut sortir une référence de D3 allemande qui a trois likes sur les réseaux." De son côté, Rémy Valette, responsable marketing opérationnel chez Kappa, constate : "France, Italie, Angleterre ou Espagne, une émulation tire tout le monde vers le haut." Ces initiatives sont surtout individuelles. "En général, ça part d'une nouvelle direction, plus jeune. Elle veut faire bouger les lignes, faire parler de son club autrement." ⬢ M. R.

Kappa - Flou dimage

"comme les pros", le risque n'est-il pas d'en faire trop ? : "Il faut être ni trop beauf ni trop mode, concède Axel Chauvierre. Pour le domicile, on a interrogé des gens de Rocquancourt. Tu joues avec un chef d'entreprise, un chômeur, un étudiant, un artisan. On veut valoriser cette mixité par le levier esthétique." Dans sa communication, l'US Changé (USC) a gardé son ancrage local. "Aucun intérêt à solliciter une agence qui va recruter des mannequins. On veut montrer que le maillot peut être porté par tous, joueurs, bénévoles, supporters", énumère Paul Lebouc, salarié de l'USC.

Retombées symboliques et financières

L'AS Pleubian-Pleumeur a misé sur des "sponsors du coin" et réalisé son shooting photos sur la côte près de la mer. L'US Rungis, elle, a célébré son terroir en intégrant des fruits et légumes sur son maillot : "On voulait mettre en avant le MIN *(marché d'intérêt national)* car on a les mêmes valeurs : le bien-manger, le vivre-ensemble. On a voulu connecter tout le monde", avance Antoine Colombani, le manager général du club. Sortie en septembre pour le retour de l'équipe senior après dix ans d'absence, la tenue extérieure du FC Rocquancourt, nommée Renaissance, a (re)créé ce lien avec la commune : "Ça nous a soudés, on veut tirer ce fil", s'enthousiasme Axel Chauvierre. Conquis par le succès du premier opus, le FCR a ressorti un maillot domicile en avril, intitulé Tous unis. "Il y a de moins en moins de supporters, de bénévoles, ça peut les raccrocher au foot", estime pour sa part le président de l'AS Pleubian-Pleumeur, Yohann Gouronnec, qui réfléchit à une tenue vintage.

"Le merchandising entre de plus en plus en compte chez les amateurs"
Rémy Valette, Kappa

La question des sponsors atteste aussi de l'intérêt économique de ces initiatives : "Le volet merchandising entre de plus en plus en compte dans les clubs amateurs. Ça s'inscrit dans la continuité de cette image de marque qu'ils veulent renvoyer", éclaire Rémy Valette chez Kappa. Le FC Rocquancourt et l'US Changé ont vendu 220 et 50 tenues : "C'est important que le maillot tourne, abonde Paul Lebouc, salarié de l'USC. C'est comme ça qu'on lance le business. Quand on va en refaire, des sponsors seront intéressés. Rien que sur les shorts, les deux emplacements pub ont été vendus." La nécessité de trouver des partenaires n'est jamais très loin, car "c'est compliqué, les budgets", témoigne Antoine Colombani à Rungis. Si l'impact de ces opérations est à analyser sur le long terme, Léo Jadaud invite les autres structures à oser : "Ces projets porteurs les feront grandir." ⬢

ON A RETROUVÉ L'AUTRE BALLON D'OR DE MARADONA

Non éligible du temps de sa splendeur, Diego Maradona a reçu un Ballon d'Or d'honneur en 1995. L'histoire a oublié que l'Argentin en avait déjà reçu un en 1986, moins prestigieux mais estampillé *FF* et réservé au meilleur joueur de la Coupe du monde. Volé, ce trophée vient de réapparaître et sera vendu début juin aux enchères à Paris.

Par Théo Troude (avec O. B.). Photos Vincent Mercier/L'Équipe

C'est l'histoire d'un Ballon d'Or – enfin de l'éphémère Ballon d'Or *France Football* Adidas pour être précis – volé il y a trente-cinq ans et qui réapparaîtra le 6 juin à Paris pour être mis aux enchères. Au siège d'Aguttes, la maison chargée de la vente, on s'agite, on claque les portes pour préserver le secret des regards étrangers. "Ce n'est pas tous les jours qu'on se retrouve avec un objet pareil", synthétise à la hâte Maximilien Aguttes, le responsable du développement de l'institution.

Nous sommes le 2 avril et les ultimes expertises 3D viennent de le certifier : la boule dorée, qui brille sous nos yeux dans ce bureau feutré, est bien celle remise à Diego Maradona en 1986. 1986 ? Vous pourriez nous souffler que le Pibe de Oro n'a jamais soulevé le traditionnel Ballon d'Or, mis à part une distinction honorifique en 1995. Et vous auriez raison. Sauf qu'il ne s'agit pas exactement du prestigieux trophée. En cette année de Coupe du monde et comme en 1982, *FF* s'était associé à Adidas et à la FIFA pour remettre au meilleur joueur du Mondial un Ballon d'Or *France Football* Adidas. Vainqueur de la compétition avec l'Argentine, auteur de cinq buts, cinq passes décisives et de gestes mythiques – parmi lesquels la "main de Dieu" puis une percée inoubliable face à l'Angleterre (2-1) en quarts de finale –, le numéro 10 de l'Albiceleste fut un lauréat logique. La suite de l'histoire est à son image : rocambolesque.

Une cérémonie entre étoiles au *Lido*

Remontons au 13 novembre 1986, à Paris, date de la fastueuse cérémonie de remise du trophée, qui était aussi celle des Souliers d'Or (meilleurs buteurs). À midi, les danseuses du *Lido,* légendaire salle de cabaret des Champs-Élysées, écartent leurs plumes pour laisser défiler une myriade de vedettes. Diego Maradona, costume bleu-gris à paillettes, chemise verte et cravate grise, ouvre la voie au gardien ouest-allemand Harald Schu- •••

Jean-Claude Pichon/L'Équipe

Le 13 novembre 1986, l'Argentin reçoit à Paris le Ballon d'Or *France Football* Adidas récompensant le meilleur joueur de la Coupe du monde, qu'il a décrochée quelques mois plus tôt avec l'Albiceleste.

Sur les traces de...

La maison Aguttes organise une vente aux enchères le 29 mai à Paris où il sera possible d'acquérir le Ballon d'Or *France Football* Adidas décerné à Diego Maradona après son succès au Mundial 86. Un tournoi où l'Argentin avait notamment effectué sa célèbre "main de Dieu" (à droite) lors du quart de finale face à l'Angleterre (2-1). Cet objet rare fait la fierté de Maximilien Aguttes, responsable du développement de la société parisienne (en haut, à gauche), qui a fait authentifier le trophée avec l'aide de François Thierry (ci-contre), consultant.

macher (Ballon d'Argent), à l'Anglais Gary Lineker (Soulier d'Or du Mundial mexicain) et au Néerlandais Marco van Basten (Soulier d'Or de la saison en Europe, 37 buts). "Mais je peux vous dire que toute l'attention était sur Diego, tout le monde n'avait d'yeux que pour lui", se remémore justement le triple Ballon d'Or, dont on reparlera plus tard.

L'Argentin brandit son Ballon d'Or particulier aux côtés du journaliste télé Gérard Holtz, puis pose pour les photographes entre deux enfants blonds vêtus d'un maillot de l'équipe de France. Après le déjeuner, le joueur du Napoli est escorté au milieu de la foule amassée sous la grisaille parisienne. Un ultime cliché, avant de ranger son dû pour de bon. De retour en Italie, le capitaine de l'Albiceleste décide de le placer dans un coffre-fort, à la Banca della Provincia, à Naples. Si l'établissement n'existe plus aujourd'hui, il se trouve alors au croisement de la via Duomo et de la via Manna, dans un coin huppé du centre-ville. En sécurité, pense-t-il.

"J'ai essayé de payer. On m'a renvoyé la somme..." Salvatore Lo Russo, ex-chef mafieux

Braquage de la Camorra

Trois ans plus tard, le 26 octobre 1989, Diego, qui a remporté quelques mois auparavant la Coupe de l'UEFA avec le Napoli, est en pleins préparatifs. Dans deux semaines, il épousera Claudia Villafane, son amour de jeunesse. À 14 h 20 ce jour-là, au moment où la banque ferme ses portes au public, huit membres du clan de Giuseppe Misso – le stratège des braquages de la Camorra – pénètrent dans l'édifice. "En passant par un trou dans un mur", nous indique Gigi Di Fiore, journaliste au quotidien local *Il Mattino* et véritable référence de l'affaire. Sur leur visage, des masques de carnaval. Dans leurs mains, des armes. Sous leurs yeux, plus de 400 coffres. Avec l'aide contrainte des quatorze employés pris en otage, les mafiosi ouvrent une soixantaine de boîtes. Parmi celles-ci, deux affichent l'inscription "Claudia Villafane", numéros 71 et 404.

La future épouse Maradona dépose immédiatement plainte. Objets volés : "Des bijoux de leurs filles Dalma et Gianinna, dont une parure de colliers, des boucles d'oreilles, des bracelets avec turquoises, une parure de diamants, une montre Rolex avec diamants, sept montres dont une Cartier, un diadème offert par le manager de Diego", détaille Di Fiore. Et un trophée. À sa sortie, elle s'arrête devant les journalistes locaux : "Je suis triste pour les bijoux, mais aussi pour le Ballon d'Or. Diego est très choqué et bouleversé, j'espère que la police parviendra à le récupérer."

Le mythe des lingots d'or

Maradona s'empare du dossier en appelant les Licciardi, Contini et Lo Russo, trois autres clans de l'organisation mafieuse. Salvatore Lo Russo, chef du dernier groupe cité, se montre le plus compréhensif. Désormais repenti, l'ex-capo témoignera en 2011 auprès de la Direction départementale antimafia. "Je suis devenu un ami proche de Diego, qui m'a demandé à quelques reprises de la cocaïne. Pour son Ballon d'Or, j'ai essayé de payer 15 millions de lires *(7700 euros)*. On m'a renvoyé la somme. Ils l'avaient déjà fondu en lingots."

Une version réaffirmée en mai 2022 par Michelangelo Mazza, l'un des huit voleurs, auprès du quotidien *Domani*. "On a réalisé que ce serait un objet peu pratique à transporter *(2,5 kilos)* et on l'a immédiatement

fait fondre." Même le clan Maradona finit par y croire. "On nous a tout rendu sauf le Ballon d'Or, qui a été fondu et vendu", répète toujours Guillermo Coppola, agent historique de "Dios". Mais l'objet n'a pas été conçu en or massif. Impossible de transformer du laiton plaqué or en or pur. S'ouvre un grand vide. Vite résigné, Maradona abandonne. Puis le temps, assassin, tue lentement les derniers souvenirs du butin. Plus rien, pendant vingt-six ans. Jusqu'à sa réapparition, le 28 janvier 2016.

Le coup de chance

"Je vais tout vous raconter", nous lance d'emblée Abdelhamid B., le nouveau propriétaire. Le Franco-Algérien est tellement protégé par Aguttes avant la vente du 6 juin qu'il nous a fallu des semaines pour lui parler. "Alors moi, j'adore les salles de ventes, embraye cet ancien galeriste de 58 ans. À Paris, vous avez l'Hôtel Drouot, la salle de ventes des beaux quartiers, dans le IX^{e}. Puis vous avez ce qu'on appelle le Drouot-Montmartre, dans le XVIII^{e}, où sont proposés les rebuts, les invendus de l'Hôtel Drouot. J'y allais souvent, parce que c'est là qu'on fait les bonnes affaires."

"J'ai acheté le tout pour quelques centaines d'euros"

Abdelhamid B., qui a acquis l'objet aux enchères en 2016

Au 21, rue d'Oran – où les activités ont cessé depuis –, on ne s'embête pas avec la forme. Les acheteurs débarquent, on pose au sol une multitude de caisses. "Ensuite, vous allez fouiller, poursuit Abdelhamid. On se croirait à la foire. Ce matin-là, j'ai acheté un détecteur de métaux de l'armée, une trentaine de fusils, des boucliers tibétains… Et là, ils sortent une caisse de trophées." Intervient alors une part de mystique. "Ma mère est voyante de profession. Une semaine plus tôt, c'était l'anniversaire de mon beau-père, et elle m'avait dit : « Tu sais, il a toujours les boules de s'être fait piquer sa médaille de Cousteau *(remise à l'achat de l'encyclopédie complète de Jacques-Yves Cousteau)* quand il a laissé ton grand frère organiser une boum à la maison. Si tu vas aux puces et que tu vois quelque chose qui peut compenser, vas-y. » Alors, j'ai jeté un œil."

À l'intérieur d'un carton, environ 150 récompenses. Certaines en faux marbre, d'autres en plastique. "Puis je vois que ça brille. C'est le trophée du Bol d'Or *(course de motos)* 1986. Je me suis dit : « Tiens, comme il aime la moto aussi, ça lui fera plaisir. » J'achète le tout pour quelques centaines d'euros *(la facture le confirme)*. Je fonctionne à l'instinct, donc je ne fais pas vraiment attention au reste. Je rentre chez moi pour prendre ma voiture et tout récupérer. Mon frère, aussi galeriste, me demande ce que j'ai acheté parce qu'il sait que je suis un peu foufou. Je me sens un peu débile, je ne lui réponds pas. Il me dit : « Bon, je t'accompagne. »"

Une fois les lots chargés dans le véhicule, le grand frère flashe sur une chaussure dorée. "Il me dit qu'il m'offre 50 euros pour la chaussure, qui est vraiment magnifique. Je refuse. Et j'ai bien fait." Après avoir eu accès à l'objet, *FF* a sollicité Marco van Basten et Gary Lineker, présents lors de la cérémonie de 1986, afin de savoir s'ils avaient égaré leur Soulier d'Or. La réponse du premier nous a surpris. "C'est probablement le mien !, a avoué le Néerlandais. Je ne l'ai pas à la maison. •••

Patrick Boutroux/L'Équipe - André Lecoq/L'Équipe

Patrick Boutroux/L'Équipe

••• Je l'ai peut-être oublié au *Lido*..." Également déposé chez Aguttes par Abdelhamid B., le trophée doit désormais être expertisé avant une potentielle vente, déconnectée de celle du 6 juin.

Confondu avec un prix de handball

"Concernant ma trouvaille, j'ai mis un an et demi pour comprendre que ce n'était pas un prix de handball, avoue Abdelhamid. Je tapais « Ballon d'Or handball » dans Google, je ne trouvais rien. Je n'ai pas du tout percuté. Puis, je me suis infligé des heures de recherches. Et j'ai compris que, dans le foot, il y avait eu d'autres BO que le traditionnel. J'ai cru que je me rapprochais de la vérité. Mais ç'a été le début de sept ans à passer pour un mythomane."

D'abord, un "expert" en objets de sport l'examine, déclare qu'il s'agit d'un "trophée d'athlète à 99 %" et l'estime à un prix dérisoire. Abdelhamid B. n'est pas franchement plus avancé. "Alors, je contacte Adidas, en France comme en Allemagne, puis je me rends au siège à Paris. Personne ne veut communiquer. Je contacte des employés sur LinkedIn, ça ne marche pas non plus. Donc, j'écris à la FIFA, même résultat. L'AFP me répond que Maradona n'a pas gagné le Ballon d'Or, encore moins

Pour authentifier le Ballon d'Or *FF* Adidas que Diego Maradona a reçu lors d'un déjeuner exceptionnel au *Lido* (ci-dessous), l'entreprise dTwin est partie de l'image de l'Argentin avec les enfants, qui était l'une des seules images exploitables de l'époque. Reste maintenant à expertiser le Soulier d'Or, qui pourrait être celui de Marco van Basten, gagné la même année en 1986 et remis lors de la même cérémonie à Paris.

en 1986. Je retourne chez Tessier & Sarrou, le commissaire-priseur qui me l'a vendu, pour demander l'origine. Encore un refus. Bref, on ne me prend pas au sérieux. Je désespère, j'ai des hauts et des bas."

Les longues nuits sur la Toile fructifient enfin. L'ancien galeriste découvre une photo du Ballon d'Or Adidas (sans *FF* cette fois) du Mondiale 1990 remis à l'Italien Salvatore Schillaci. Abdelhamid B. comprend que les motifs du trophée sont ceux du cuir officiel de la compétition. Un coup d'œil suffit : son BO présente bien le même design que le modèle Azteca de la Coupe du monde 86. "Sur Internet, j'ai retrouvé en plus une invitation pour la cérémonie de 1986 destinée à Robert Budzynski *(ancien défenseur international français et dirigeant de Nantes, décédé en 2023).* Il y a tout : le palmarès, le nombre de points... Je contacte le musée du FC Nantes, où elle se trouve. On accepte de nous recevoir. L'espoir renaît."

120 000 euros sur eBay

D'un autre côté, à force de lire les médias argentins et italiens, il trouve les informations concernant le fameux vol de la banque en 1989. "Là, je deviens dingue. Mais j'ai été bijoutier dans ma jeunesse, je comprends vite qu'on ne peut pas le fondre. J'ai un seul objectif en tête : profiter de ma trouvaille pour rencontrer Diego, mon idole." Quelques mois plus tard, le 25 novembre 2020, Maradona décède. "Je me dis que je suis maudit. Son assistant personnel me renvoie vers un avocat à Londres, je voulais proposer un 50/50 sur la vente. Cela ne donne rien."

Pour attirer l'attention, il place le trophée sur la plateforme d'occasion eBay, à 120 000 euros. "J'espérais juste que la famille ou Adidas m'attaque. Je n'avais plus rien à perdre. Même mes amis se moquaient de moi. Donc, c'était le seul moyen de prouver que je n'étais pas un mytho. Je ne cherchais pas vraiment à le vendre, bien qu'on m'ait proposé une voiture en échange." Le clan Maradona ne se manifeste pas.

Le propriétaire se sent alors "libéré de toute obligation morale", et se dirige seul vers une vente aux enchères. En septembre 2023, le voilà chez Aguttes. Aussitôt, il est ôté d'un doute : il ne peut pas être attaqué pour recel d'objet volé. "En droit français, on applique le délai de prescription prévu à l'article 2276 alinéa 2 du Code civil, détaille Marine Le Bihan, avocate spécialiste en contentieux des affaires. Le propriétaire dont le bien a été volé peut agir contre le nouveau propriétaire de bonne foi pendant trois ans à compter du vol. Abdelhamid B. est considéré comme un propriétaire de bonne foi car, lorsqu'il a acquis le Ballon d'Or, il ne savait pas que ce dernier avait été volé."

"C'est probablement mon Soulier d'Or, je l'ai peut-être oublié au *Lido*..."

Marco van Basten, triple Ballon d'Or en 1988, 1989 et 1992

Authentifié grâce à deux défauts

Reste le point central : faire authentifier l'objet. "Le 8 mars, on a fait réaliser des rapprochements photo, nous confie François Thierry, consultant auprès d'Aguttes en charge du dossier. Dans le même esprit que Sotheby's, qui a vendu pour près de 9 millions d'euros le maillot que Maradona portait lors du quart de finale de cette Coupe du monde 86. Un petit fil jaune •••

Jean-Claude Pichon/L'Équipe - Robert Legros/L'Équipe - Patrick Boutroux/L'Équipe

Près de quarante ans après un Mundial étincelant au Mexique, la légende argentine – ici en demi-finales contre la Belgique (2-0) – suscite encore un culte sans équivalent.

••• qui dépassait a permis de le reconnaître avec certitude. Cette fois, un laboratoire français s'en est chargé."

L'entreprise dTwin, en l'occurrence. "On fait de la numérisation en ultra haute définition, présente Bruno Rougier, le fondateur et président-directeur, responsable de la mission. Pour ce Ballon d'Or *France Football* Adidas, on est partis de l'image de Diego avec les enfants, qui était l'une des seules images exploitables de l'époque. On a scanné le négatif en très haute résolution afin de zoomer au maximum. On a ensuite photographié le Ballon d'Or d'Abdelhamid B. en très haute résolution, en prenant le même angle de vue que celui de la photo de la cérémonie."

La photo de 2024 étant de bien meilleure qualité que celle de 1986, l'objectif a été d'examiner la première pour identifier d'éventuels défauts, et chercher à les retrouver sur la seconde. "C'est comme ça qu'on a découvert deux similitudes, enchaîne Rougier. D'abord, un décalage entre motifs aztèques." En effet, tous sont alignés, sauf à un endroit précis. "Il s'agit d'un vrai défaut de fabrication, c'est grossier et impossible à copier." Voilà ce qui est inscrit dans le rapport envoyé chez Aguttes le 2 avril.

Jackpot espéré aux enchères

"Puis il y a une boursouflure sur une arête noire, pointe Rougier. On a une ligne continue, d'un millimètre d'épaisseur. Et, tout d'un coup, c'est ouvert, enflé, loin d'être rectiligne. Quand on compare avec le cliché de 1986, on distingue bien cette ombre, bien plus importante à cet endroit qu'ailleurs." Oui, le Ballon d'Or détenu par Abdelhamid B. serait donc bien le même que celui soulevé par Diego Maradona au *Lido,* le 13 novembre 1986.

De quoi expliquer la protection immédiatement placée autour d'Abdelhamid B., dont la vie pourrait changer le 6 juin. "Il n'y a aucune limite de prix dès qu'on évoque Maradona", lance Rougier, en habitué des ventes aux enchères. Le propriétaire lui-même, au regard des montants pharaoniques qu'ont atteint les autres effets personnels du mythe, ne se prive pas de rêver. "Si j'avais une estimation à donner, elle serait entre 12 et 15 millions d'euros." Les fans de Diego ont encore quelques jours pour réunir leurs économies. ⬢ T. T.

"Il n'y a aucune limite de prix dès qu'on évoque Maradona" Bruno Rougier, fondateur de dTwin, le laboratoire d'expertise 3D

Diego Maradona

Né le 30 octobre 1960, à Lanus. Décédé le 25 novembre 2020, à Tigre. 1,67 m ; 70 kg. Milieu offensif. International argentin (91 sélections, 34 buts).

Parcours de joueur

Argentinos Juniors (1976-décembre 1980), Boca Juniors (janvier 1981-1982), FC Barcelone (ESP, 1982-1984), Naples (ITA, 1984-mars 1991), Séville FC (ESP, septembre 1992-1993), Newell's Old Boys (1993-94) et Boca Juniors (1995-décembre 1997).

Palmarès de joueur

Coupe du monde 1986 ; Coupe internationale des nations 1993 ; Coupe de l'UEFA 1989 ; Championnat d'Argentine 1981 ; Championnat d'Italie 1987 et 1990 ; Coupe d'Espagne 1983 ; Coupe d'Italie 1987 ; Coupe de la Ligue d'Espagne 1983 ; Supercoupe d'Espagne 1983 ; Supercoupe d'Italie 1990 ; Coupe du monde juniors 1979.

Robert Legros/L'Équipe

Nom Kowatsch-Schwarz
Prénom Walter
Âge 72 ans
Pays Autriche

Média Journaliste indépendant
Clubs préférés Sturm Graz et le Real Madrid
Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 13

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 9/13

"KYLIAN MBAPPÉ DÉPASSE TOUTES LES LIMITES"

"Dans mon pays, *France Football*, c'est la bible du ballon rond. Je suis abonné depuis 1982 et correspondant autrichien pour le magazine depuis 2003. Voter pour le Ballon d'Or, c'est un grand défi, presque une mission. Une tâche qui te distingue des autres journalistes. Je suis francophile depuis ma jeunesse. J'ai d'ailleurs été professeur de français dans un lycée, à Graz *(Autriche)*, au cours de ma carrière. En classe, au lieu de faire de la grammaire ou de la conjugaison, mes élèves m'ont proposé d'étudier *FF*.

J'ai donc créé des exercices plus ludiques, à partir d'articles issus du magazine. Ils travaillaient la langue, tout en apprenant la grande histoire du football. Et ils ont beaucoup apprécié. J'ai le souvenir qu'après chaque cérémonie du BO, les étudiants m'interrogeaient sur mon vote. Ils débattaient entre eux, souvent à propos des stars Lionel Messi et Cristiano Ronaldo. J'insistais toujours pour qu'ils s'expriment en français. Aujourd'hui, lorsque je recroise d'anciens élèves, ils me demandent si je vote encore pour le Ballon d'Or. Même dans la salle des professeurs, certains collègues lisaient les *France Foot*ball que je rapportais. Quelques numéros sont d'ailleurs portés disparus, je ne les ai jamais revus.

"Il faut espérer que la France ne soit pas en forme"

Le foot français est très respecté en Autriche. Pour avoir une chance à l'Euro 2024 *(France-Autriche, le 17 juin 2024 à Düsseldorf, dans le groupe D)*, il faut espérer que la France ne soit pas en forme. Tout doit bien se passer, de la première à la dernière minute. Lorsque nous avons appris la présence des Bleus dans notre poule, ça n'a pas été un soulagement. Il s'agit peut-être de la meilleure sélection du monde en ce moment. Elle a un attaquant qui dépasse toutes les limites : Kylian Mbappé. Un futur Ballon d'Or, sans aucun doute. Il aurait mérité le trophée si la France avait gagné la Coupe du monde.

Notre sélection nationale obtient des résultats qui nous rendent optimistes. C'est une équipe qui a un certain niveau de jeu. Elle sait évoluer haut, avec de grosses qualités physiques, notamment avec la philosophie Red Bull *(Salzbourg)*. Nous avons plus d'espoir pour nos deux autres matches *(Pays-Bas et Pologne)*, mais nous allons nous préparer du mieux possible. Le sélectionneur, Ralf Rangnick *(qui a refusé le Bayern)*, fait du très bon travail. Il est respecté par les joueurs, le public… Mais, face à la France, notre équipe doit être au complet. Alaba, Arnautovic, Danso… Nous aurons besoin de tout le monde." **Tanguy Le Jeune**

Illustration Laura Acquaviva

RETOUR AU NID

"Incroyable ! C'était il y a longtemps. Mes enfants m'ont dit que j'avais pris un coup de vieux", sourit Emilio Butragueno, costard impeccable, à l'évocation de ce cliché pris devant le palais royal à Madrid. L'ancien buteur du Real et de l'Espagne, troisième du BO 1986 et 1987, aujourd'hui vice-président des Merengues, avait l'œil plus sombre en ce 3 juillet 1986. Onze jours plus tôt, la Roja et "El Buitre" (le Vautour), auteur d'un quadruplé au tour précédent contre le Danemark, venaient de se faire éliminer en quarts du Mondial mexicain par la Belgique (1-1, 4-5 aux t.a.b.).

Charlie Abad/L'Équipe

OFFRE EXCEPTIONNELLE D'ABONNEMENT

FRANCE FOOTBALL
À L'ORIGINE DU BALLON D'OR

+

L'ÉQUIPE

1 AN
99€
au lieu de ~~155,88€~~

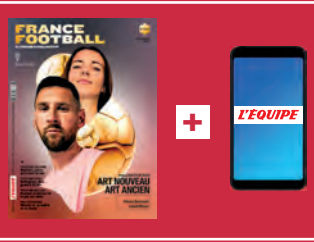
plus de **35 %** de réduction

Recevez FRANCE FOOTBALL, chaque mois chez vous.

+

Bénéficiez de l'abonnement à L'ÉQUIPE numérique.

- **France Football** livré directement **chez vous,** chaque mois.
- **Tous les articles** de L'Équipe numérique dans leur **intégralité**.
- Le journal **L'Équipe et ses hors-séries** en version numérique.
- Plus de **1000 matches de football** international à suivre en direct.
- Toutes les créations et contenus originaux de **L'Équipe explore.**



BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner, accompagné de votre règlement sous enveloppe non affranchie à :
Service abonnement France Football - Libre réponse 73783 - 60647 Chantilly Cedex.

☑ **Oui**, je m'abonne 1 an pour 99 € au lieu de ~~155,88~~ €.

Offre 1 an : 12 nos de France Football + l'abonnement L'Équipe numérique pendant 12 mois.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de nos partenaires par courrier postal, cochez cette case ☐

E-mail **indispensable pour vous donner accès à l'abonnement L'Équipe numérique** et au programme de fidélité :

..... @ .....

☐ J'accepte que L'Équipe, éditeur de France Football, m'adresse les offres de ses partenaires.

☐ **Je règle par carte bancaire**

N° carte |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| Expire fin |_|_| |_|_|

☐ **ou par chèque à l'ordre de France Football**

Date et signature obligatoires

Offre valable jusqu'au 31-05-2024 en France métropolitaine et réservée aux nouveaux abonnés de France Football et de L'Équipe numérique. Tarif normal : 12,99€/mois pendant 1 an. France Football, supplément de L'Equipe, ne peut être vendu séparément. Pour plus d'informations, nous vous invitons à lire nos CGV sur https://www.lequipe.fr/cgv Les informations recueillies sont destinées à L'Équipe et aux sociétés de son groupe éditeur de France Football pour la création et la gestion de votre compte, vous offrir de participer à des jeux-concours et à des études et nous permettre de communiquer avec vous. Selon l'expression de vos choix, vous pourrez être recontacté directement par eux par voie postale. Conformément à la législation, vous disposez de droits que vous pouvez exercer à l'adresse e-mail dpo@amaury.com ou par courrier à DPO Groupe Amaury – 40-42 Quai du Point-du-Jour – 92100 Boulogne Billancourt cedex. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter notre charte des données personnelles à l'adresse https://www.lequipe.fr/politique-confidentialite/

L'Équipe – RCS Nanterre 332 978 485/**AFF2024**

VA Y AVOIR DU SPOT

RCS n°444 608 442 – ROSA PARIS

Les électriciens d'Enedis branchent les grands évènements au réseau électrique pour limiter l'usage de groupes électrogènes diesel et réduire de 90 % leurs émissions de CO_2 liées à l'énergie*.

ENEDIS

Bienvenue dans la nouvelle France électrique.

On recrute, rejoignez-nous.

*En France métropolitaine, en 2022, un évènement branché au réseau d'électricité permet de réduire de 90 % les émissions de CO_2 liées aux besoins en énergie électrique par rapport à un évènement fonctionnant sur des groupes électrogènes diesel d'une puissance inférieure ou égale à 1000 kW. Méthode de calculs certifiés par le cabinet Carbone 4. Plus d'informations sur enedis.fr/branchonslesevenements. **L'énergie est notre avenir, économisons-la !**